# LE TESTAMENT

# DE CÉSAR.

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

**SATIRES DE JUVÉNAL ET DE PERSE**, traduites en vers français (ouvrage couronné par l'Académie française) :

**ODES D'HORACE**, traduites en vers français :

**MACBETH**, tragédie de Shakspeare, traduite littéralement en vers français :

**PERVENCHES**, recueil de sonnets.






PARIS — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56

# LE TESTAMENT DE CÉSAR

---

## DRAME

EN CINQ ACTES ET EN VERS

SUIVI D'UN ÉPILOGUE

PAR

JULES LACROIX

Représenté pour la première fois à la Comédie-Française
le 10 Novembre 1849



PARIS

FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

TRESSE, PALAIS-NATIONAL, 2 ⁝ MICHEL LEVY, RUE VIVIENNE, 1

---

1849.

LE

# TESTAMENT DE CÉSAR.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| | MM. |
| CÉSAR, | GEFFROY. |
| BRUTUS, | BEAUVALLET. |
| MARC-ANTOINE, | LIGIER. |
| OCTAVE, neveu de César, | RAPHAEL. |
| CASSIUS, chef de la conspiration, | BOUCHET. |
| BYRRHA, gladiateur corse, | MAUBANT. |
| THERSITE, bouffon de César, | GOT. |
| CASCA, } sénateurs, | CHÉRI-LOUIS. |
| CIMBER, } sénateurs, | FONTA. |
| TRÉBONIUS, } sénateurs, | CHÉRY. |
| RUGA, } sénateurs, | BERNARD. |
| TERENTIUS VARRON, bibliothécaire de César, | ROZE. |
| UN DEVIN, | TRONCHET. |
| FABER, } artisans, | BERTIN. |
| VALENS, } artisans, | MATHIEN. |
| STRATON, esclave de Brutus, | ROSAMBEAU. |
| TITINIUS, centurion, | CHÉRY. |
| PULCHER, secrétaire de César, | ACQUER. |
| Deux autres secrétaires de César. | |
| | Mesdames |
| CYTHÉRIS, courtisane grecque, | BROHAN. |
| PORCIA, femme de Brutus, | MÉLINGUE. |
| CALPURNIE, femme de César, | RIMBLOT. |
| CLÉOPATRE, reine d'Égypte, | NATHALIE. |
| DAPHNIS, jeune coryphée, | Maria FAVART. |
| HÉLÈNE, } suivantes de Cythéris, | BERTIN. |
| ASIA, } suivantes de Cythéris, | PÉRIER. |
| CHARMION, esclave nubienne de Cléopâtre, | HÉLÈNE. |

Sénateurs, Chevaliers, Conjurés, Gladiateurs, Soldats, Hommes du peuple, Esclaves égyptiens, Matrones romaines, etc., etc.

L'an 710 de Rome.

*La scène, pendant les cinq actes, est à Rome; pendant l'épilogue, elle est en Macédoine, dans les plaines de Philippes.*

Les vers marqués d'un astérisque peuvent être supprimés à la représentation.

# LE

# TESTAMENT DE CÉSAR.

## ACTE PREMIER.

### CHEZ CYTHÉRIS.

Une chambre très-élégante, ornée de peintures à fresques, attenante à la salle de bain. A gauche, au premier plan, une fenêtre donnant sur la rue; au second plan, une porte. Au fond du théâtre, une porte masquée par une double draperie. — C'est le soir.

### SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, entrant; CASSIUS ET BYRRHA dans l'atrium. Sur un signe d'Hélène, ils restent où ils sont, en vue du spectateur. Hélène entre seule, et s'arrête devant la porte du fond.

HÉLÈNE.

Maîtresse!

CYTHÉRIS, derrière les rideaux.

Que veux-tu?

HÉLÈNE.

Pardon, je vous dérange;

C'est encor le seigneur Cassius.

CYTHÉRIS.

Homme étrange!

HÉLÈNE.

Il vient vous présenter ses hommages.

CYTHÉRIS.

Toujours!

(Se montrant.)

Dis que je n'y suis pas.

HÉLÈNE.

Et je l'ai dit.

CYTHÉRIS.

Va, cours.

HÉLÈNE.

Je cours, maîtresse; mais il ne veut rien entendre :
Jusqu'à votre retour il menace d'attendre.

CYTHÉRIS.

Soit! Mieux vaut poliment renvoyer ce jaloux.
Qu'il entre donc : au fait, nous y gagnerons tous.

HÉLÈNE, à Cassius.

Entrez, seigneur.

(Cassius et Byrrha entrent par la gauche.)

CASSIUS.

(A Byrrha.)

Enfin! — Toi, mon brave, demeure.

HÉLÈNE.

Ma maîtresse est au bain, et va venir sur l'heure.

(Elle entre dans la salle de bain.)

## SCÈNE II.

### CASSIUS, BYRRHA.

CASSIUS.

Byrrha!

BYRRHA.

Seigneur?

CASSIUS.

Approche, esclave intelligent;
Pose là ta corbeille et ce vase d'argent.
Ménage ta vigueur, mon gladiateur corse :
J'ai besoin que ton bras garde toute sa force.

BYRRHA.

Vous m'avez acheté : Byrrha le montagnard
Est à vous. Ordonnez.

CASSIUS.

As-tu pris ton poignard?

BYRRHA.

Byrrha sans son poignard! mais c'est le corps sans l'âme,
C'est le bras sans la main, le manche sans la lame!

CASSIUS.

Bien. Ne t'éloigne pas.

(Il fait un signe; Byrrha retourne dans l'atrium.)

Il faut, et sans retour,
Que j'en finisse avec ce ridicule amour.
Cassius amoureux, et Cythéris rebelle!...
Cassius dédaigné par Cythéris!... Ma belle,

Nos élégants de Rome, aux doigts lourds de rubis;
Ceux-là qui laissent pendre et flotter leurs habits,
Qui, trônant sur un char, fiers d'être sans émules,
Font polir et dorer le sabot de leurs mules;
Tous nos fats au parler grasseyant et moqueur,
Tous nos petits Troyens, riraient de trop bon cœur
S'ils venaient à savoir que mon pauvre navire, —
Où tant de voyageurs ont abordé, — chavire.
Je suis trop jeune encor pour souffrir ces mépris.
Quand une femme aimable, et comme Cythéris,
Fait la prude, et repousse un homme de ma sorte,
C'est qu'elle en aime un autre. — Avant que je ne sorte,
Elle m'avouera tout; je connaîtrai celui...
Me venger d'elle!... oh! non, mais vengeons-nous de lui. —

## SCÈNE III.

LES MÊMES, CYTHÉRIS, HÉLÈNE, ASIA, DAPHNÉ, ÉGYPTA.

CYTHÉRIS, entrant; elle est enveloppée d'une espèce de peignoir.

Vite... vite... Asia... je suis toute saisie!
Arrange mes cheveux.

ASIA.

Comment?

CYTHÉRIS.

A l'Aspasie.
Egypta, prends l'écrin, dans le second tiroir;
Daphné, couche-toi là, tu tiendras le miroir.

A propos, tu parlais d'une ode de Catulle,
Hélène ?

HÉLÈNE.

La voici, Madame.

CYTHÉRIS.

On l'intitule ?

HÉLÈNE.

*A Lesbie.*

CYTHÉRIS.

A Lesbie, encor ?

HÉLÈNE.

Toujours.

CYTHÉRIS.

Toujours !
Et dites qu'il n'est pas d'éternelles amours !
Par Vénus ! voilà donc une patricienne
(C'est une Clodia, famille très-ancienne),
Une matrone enfin, qui rencontre un amant
Fidèle, et, mieux encore, un poëte charmant !
Si cela continue, ô matrones toscanes,
Nous vous jalouserons, nous autres courtisanes !

HÉLÈNE.

Chacun son tour ; c'est juste, avouez ?... Entre nous
Madame, elles étaient si jalouses de vous !

CYTHÉRIS.

Lis-moi ces vers.

HÉLÈNE, lisant.

Vivons, ma Lesbie !... aimons !
Vos sermons,
Que nous ne voulons pas suivre.

Vieillards, conseillers grondeurs
Et boudeurs,
Valent moins qu'un as de cuivre!

Donne-moi mille baisers
Embrasés;
Donne, ô belle que j'adore,
Mille autres en les pressant;
Encor cent,
Encor mille, et mille encore!

Puis, quand ils seront brouillés
Par milliers,
Brouillons-les encor dans l'ombre,
Pour que l'envieux, qui nuit
Dans la nuit,
N'en soupçonne pas le nombre!

CASSIUS.

Bravo! vous lisez à merveille.

CYTHÉRIS, avec surprise, comme si elle n'avait pas encore aperçu Cassius.

Vous ici, Cassius!

CASSIUS.

Cela vous émerveille?
Hélène vous a dit pourtant que j'étais là.

CYTHÉRIS.

Au fait, c'est très-possible; et puisque vous voilà,
Voulez-vous vous asseoir? Que dit-on de l'Afrique?

CASSIUS.

Depuis quand, Cythéris, parlons-nous politique?

CYTHÉRIS.

Au théâtre, au forum, en lui donnant la main,

N'est-ce point par ces mots qu'on aborde un Romain?

CASSIUS.

D'accord. Cela vaut mieux, certes, que de médire.
Mais c'est quand on n'a pas autre chose à se dire.

CYTHÉRIS.

Vous avez quelque chose à me dire?

CASSIUS.

Oui.

CYTHÉRIS.

Tant mieux!
Que me direz-vous donc?

CASSIUS.

Je vous aime.

CYTHÉRIS.

Oh, c'est vieux!

CASSIUS.

Vieux? J'ai beau le redire, amant fidèle et tendre,
Vous avez toujours eu l'air de ne pas m'entendre.

CYTHÉRIS.

Vous, un stoïcien, — car vous l'étiez, je croi, —
Vous daignez, Cassius, descendre jusqu'à moi!
Vous de qui les aïeux, dans Rome, populaires,
Marchaient accompagnés des faisceaux consulaires,
Vous aimez Cythéris!... Est-ce possible? Non.
Mais que dira Brutus, l'élève de Zénon,
S'il apprend cet amour? Oh! j'ai peur qu'il ne force
Junia, votre femme, oui, sa sœur, au divorce.
Un scandale pour moi n'est pas ce que je veux...
Doucement, Asia! vous tirez mes cheveux!

CASSIUS.

Cythéris ! Cythéris ! oh ! vous êtes bien belle !

CYTHÉRIS.

Je le sais.

CASSIUS.

Mais combien vous êtes plus cruelle !

CYTHÉRIS.

Je l'apprends.

CASSIUS, avec dépit.

Ah ! — Je pars demain ; j'aurais voulu
Partir avec un mot meilleur.

CYTHÉRIS.

C'est résolu ?
Vous partez demain ?

CASSIUS.

Oui.

CYTHÉRIS.

Je vais être charmante
Alors.

CASSIUS.

Comme c'est bon, un amant qu'on tourmente !

CYTHÉRIS.

Tourmentez un amant, agitez un flambeau,
L'amour est plus ardent et le rayon plus beau !

CASSIUS.

Ainsi donc à ce point mon départ vous enchante ?...

CYTHÉRIS.

Non, et vous avez tort de me dire méchante.
Ne vous y trompez pas, j'aime à vous recevoir ;
Vous êtes de ces gens qu'on est heureux de voir.

Quand vous ne parlez pas de l'amour qui vous brûle,
Vous avez de l'esprit... pas autant que Catulle,
Pas autant que Lucrèce, oh non ! pas même autant
Que ce pauvre petit Horace qui, partant
Ce matin, est venu, messager poétique,
Chercher complaisamment mes lettres pour l'Attique.
Mais vous en avez plus, de l'esprit, beaucoup plus
Que Cimber, que Casca... même que Lucullus.

CASSIUS.

Même que Lucullus !... Cythéris, prenez garde,
Vous me rendriez fat...

CYTHÉRIS.

Ce serait par mégarde.

CASSIUS.

Mais je crois qu'en parlant ainsi, vous vous moquiez :
Moi, j'aurais plus d'esprit que le roi des banquiers ?
Voilà qui me rapproche un peu de vous, — j'y gagne.

CYTHÉRIS.

Vous faites voile pour... quel pays ?

CASSIUS.

Pour l'Espagne.

CYTHÉRIS.

Mais c'est au bout du monde !

CASSIUS.

Est-ce trop près encor ?
Que vous rapporterai-je ? une ou deux mines d'or ?

CYTHÉRIS.

Non ; vous me cueillerez, dans ces climats torrides,
Seulement une orange, un fruit des Hespérides.

Mais craignez, comme Ulysse aux champs du Lestrygon,
De vous faire manger tout vif par le dragon. —
Et qu'allez-vous donc faire en Espagne?

CASSIUS.

La guerre.

CYTHÉRIS.

Ah! c'est vrai; Rome et moi nous n'y songions plus guère:
Du malheureux Pompée, il reste encor deux fils!
César avec douleur accepte leurs défis...
Mais comment se fait-il, — vous pardonnez, j'espère, —
Qu'après avoir servi dignement sous le père,
Adoptant de César les drapeaux triomphants,
Vous alliez aujourd'hui combattre les enfants? —
En tout cas, pour Sextus je vous demande grâce.

CASSIUS.

Ah! vous le connaissez?

CYTHÉRIS.

Non; mais, dans sa disgrâce,
J'aime ce fier pirate avec ses matelots,
Ce proscrit qui demande une patrie aux flots,
Cet illustre forban, conduit par la Fortune,
Qui se fait appeler Sextus, fils de Neptune;
Qui, lançant la trirème au vol rapide et sûr,
Marche roi de la mer, et s'habille d'azur,
Comme s'il avait teint sa robe festonnée
Dans ta vague bleuâtre, ô Méditerranée!

CASSIUS.

O dieux bons! quelle verve et quel entraînement!
Prenez garde, on croirait très-sérieusement,
A votre enthousiasme...

CYTHÉRIS.

Eh bien! est-on coupable
Pour être enthousiaste?

CASSIUS.

Oh! vous seriez capable...

CYTHÉRIS.

Moi! capable de tout... je vous en averti.

CASSIUS.

Excepté de m'aimer!

CYTHÉRIS.

Quand vous serez parti.

CASSIUS.

Ce gracieux contrat, j'en accepte les clauses.

CYTHÉRIS.

Vous m'en voulez? Aussi vous demandez des choses...

CASSIUS.

Moi! rien qu'un souvenir.

CYTHÉRIS.

C'est beaucoup!

CASSIUS.

En effet;
Mais je ne veux pas être oublié tout à fait.

CYTHÉRIS.

Vous ne voulez pas être oublié?...

CASSIUS.

Non, vous dis-je.

CYTHÉRIS.

Et comment pensez-vous opérer ce prodige?

CASSIUS.

En parlant à vos yeux un langage vainqueur,

Puisque, hélas! je ne puis parler à votre cœur. —
Byrrha!

CYTHÉRIS.

Vous appelez?

CASSIUS.

Donne cette corbeille.

(Byrrha apporte la corbeille à Cythéris.)

CYTHÉRIS.

Qu'est cela?

CASSIUS.

Presque rien.

CYTHÉRIS.

Merveille sur merveille!

CASSIUS.

Des objets sans valeur... oh! je vous en répond...
Je les ai rapportés de la Grèce et du Pont.

CYTHÉRIS.

Des étoffes de Tyr et de Sarde!... une coupe
Où l'ivoire sur l'or en feston se découpe;
Un cratère d'argent ciselé par Mentor;
Vingt chefs-d'œuvre! Scopas, Polyclète, Crantor!
De l'or filé, de l'air tissu, comme ces toiles
Qui flottent, blancs réseaux détachés des étoiles!
Émeraude, topaze, un luxe oriental!
De l'ambre parfumé, des boules de cristal,
Ces trésors de fraîcheur dont je suis idolâtre!
Puis des perles à faire envie à Cléopâtre,
La buveuse de perle!... Et tout cela pour moi?
Vous êtes magnifique autant que le grand roi!

(On entend les trompettes du Capitole.

CASSIUS.

Cythéris, écoutez la joyeuse fanfare!
C'est le vainqueur du Rhône, et des mers, et du Phare.
Eh bien! si comme lui, moi, je pouvais m'asseoir
Sur le char triomphal qui le porte ce soir,
Au lieu de ces bijoux qu'envieraient nos matrones,
Je mettrais à vos pieds mes trois mille couronnes.

CYTHÉRIS.

Et vous auriez bien tort, car vraiment, je le crains,
Je les refuserais, comme ces lourds écrins
Et ces légers tissus, fines ailes d'abeille.

CASSIUS.

Quoi! vous refusez?

CYTHÉRIS.

Oui.

CASSIUS.

Le vase... la corbeille?
Me faire cette injure!

CYTHÉRIS.

Une injure, à vous? non.
M'en préservent les dieux!

CASSIUS.

Par Castor!

CYTHÉRIS.

Par Junon!
Ce refus, Cassius, ne doit point vous surprendre:
J'accepte quelquefois... mais lorsque je veux rendre.

CASSIUS.

Ce refus, Cythéris, peut être hasardeux;

C'est la guerre!...

CYTHÉRIS.

Comment? la guerre entre nous deux!...
Je vous tends, au contraire, une main pacifique!
Restons amis, seigneur; vous êtes magnifique!
Cythéris vous promet, pour vos soins assidus,
Un souvenir, gratis, à ses moments perdus;
Mais voilà tout.

CASSIUS.

Byrrha! viens.

BYRRHA.

Seigneur?

CYTHÉRIS.

Viens, Hélène.

CASSIUS.

Reprends cette corbeille, et remporte-la.

BYRRHA.

Pleine?

CASSIUS.

(A lui-même.)

Pleine : elle a refusé. — C'est trop injurieux!
(A Byrrha, qui s'éloigne.)
Reviens ici, Byrrha.

CYTHÉRIS, bas, à Hélène.

Vois, il est furieux.
Fais suivre par mes gens cet homme au teint de bistre.
Cassius parle bas, c'est quelque ordre sinistre...
Va, que je sache tout.

CASSIUS.

Byrrha, j'avais raison,

Un de mes ennemis hante cette maison.
Dans l'ombre cache-toi, sous le portique... en face;
Tu le verras entrer.

BYRRHA.

Que faut-il que je fasse?

CASSIUS.

Qu'il entre librement; — mais lorsqu'il sortira...

BYRRHA.

Eh bien?

CASSIUS.

Eh bien! tu vois cette bourse, Byrrha?...
Dans la rue, à tes pieds, si par cette fenêtre
Elle tombe, — entends-tu? — tu frapperas.

BYRRHA.

Oui, maître.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, MOINS BYRRHA.

CYTHÉRIS.

Ma toilette est finie à présent, Cassius.

CASSIUS.

Vous êtes, Cythéris, belle comme Vénus!

CYTHÉRIS.

Je le voudrais : ce soir, je suis jalouse d'elle.

CASSIUS.

Ce soir?

CYTHÉRIS.

Oui. Vous savez, femme qui se fait belle
Se fait belle toujours pour quelqu'un.

CASSIUS.

J'ai compris.
Vous attendez quelqu'un, n'est-ce pas, Cythéris?

CYTHÉRIS.

Peut-être.

CASSIUS.

Et vous voulez que je cède la place?

CYTHÉRIS.

Vous êtes trop galant et de trop noble race
Pour ne comprendre pas qu'on ne reste jamais
Chez une femme, alors qu'on peut la gêner…

CASSIUS.

Mais…
Vous conviendrez aussi qu'il est certaines femmes!…

CYTHÉRIS.

Pour un homme élevé parmi les grandes dames,
Un semblable langage est plus que surprenant :
Vous parlez, Cassius, non comme un lieutenant
De César, ce héros de l'antique épopée,
Ni comme un amiral de notre grand Pompée;
Mais comme un soldat marse au bouclier de cuir,
Comme un centurion grossier, un homme à fuir! —
Je vous arrête là, non pour moi, je vous jure;
Je vous pardonnerais de bon cœur une injure :
Mais vous auriez grand'peine à vous pardonner, vous!

CASSIUS.

J'avais tort.

CYTHÉRIS.

Adieu donc ; sans aigreur quittons-nous.

CASSIUS.

Je sors... mais, en sortant, un dernier mot, de grâce !

CYTHÉRIS.

Oh, dix ! N'allez pas croire au moins que je vous chasse.

CASSIUS.

Le nom de mon rival ?

CYTHÉRIS.

Soit !

CASSIUS.

Vous allez nommer
L'heureux mortel qui n'a qu'à se laisser aimer.
Comme pour Cythéris l'amour est chose grave,
Cet heureux-là sans doute est jeune, riche, brave,
D'aussi vieille noblesse au moins que Romulus ;
Il a gloire et beauté ?

CYTHÉRIS.

S'il n'avait rien de plus,
Des jardins de Salluste à la porte Capène,
Rome a bien dix seigneurs qui le vaudraient sans peine ;
Et dans ce cas alors...

CASSIUS.

Achevez ; dans ce cas ?

CYTHÉRIS.

Je serais sa maîtresse, et ne l'aimerais pas.

CASSIUS.

Cet homme est donc un sage, un moderne Aristippe ?
De toutes les vertus enfin c'est donc le type ?
Puisqu'à vos yeux charmés ce nouvel astre a lui,

Quel est-il? On voudrait se modeler sur lui.

CYTHÉRIS.

Oh! vous savez, la femme est un être frivole;
Et, comme l'alouette imprudente qui vole,
Ce qui brille parfois la prend à ses rayons.

CASSIUS.

Fort bien! Cet homme brille alors : par quoi? Voyons!

CYTHÉRIS.

Par les contrastes. Rien en lui qui se ressemble :
Il est jeune et vieux, pauvre et riche tout ensemble;
Il est voluptueux comme une femme au bain,
Patient, sobre et dur comme un pâtre sabin;
Il égale, s'il veut, flambeau du ciel Rutule,
L'orateur Cicéron, le poëte Catulle;
Extrême en toute chose, il surpasse, dit-on,
Le pervers Clodius, le vertueux Caton;
Noble et fier, il salue un esclave en tunique;
C'est Tarquin, c'est Gracchus, — enfin c'est l'homme unique!
Le reconnaissez-vous?

CASSIUS.

Non.

CYTHÉRIS.

Vraiment? Trait pour trait
Cependant je le peins.

CASSIUS.

Achevez le portrait.
Que fait-il?

CYTHÉRIS.

Maintenant?

CASSIUS.

Oui.

CYTHÉRIS.

Chargé de trophées,
Vainqueur des factions dans ses bras étouffées,
Après avoir soumis trois cents peuples divers,
Huit cents villes, dans Rome enfermé l'univers, —
Sous le vélarium, qui flotte et se déploie
Comme un nuage d'or et de pourpre et de soie,
Il monte au Capitole, où seul, parmi les dieux,
Son colosse d'airain s'élève radieux !
Maintenant, revêtu de l'antique chlamyde,
Maître du Pont-Euxin, de l'Afrique numide,
Et du Nil et du Rhône, — il triomphe à la fois
De Juba, de Pharnace, et du grand chef gaulois!
À présent vous devez, certes, le reconnaître?

CASSIUS.

Vous parlez de César?

CYTHÉRIS.

Oui.

CASSIUS.

Vous croyez peut-être
Que César, quand l'encens fume sur les trépieds,
De son char triomphal va descendre à vos pieds?

CYTHÉRIS.

Je ne crois pas, — j'attends.

CASSIUS.

Vrai, l'amour déraisonne.
Lui César, lui qui n'a jamais aimé personne,
César vous aimerait!

CYTHÉRIS.

Que de mots superflus!
Je vous dis que je l'aime, et ne dis rien de plus.

CASSIUS.

Ainsi donc vous n'avez pas d'autre certitude?

CYTHÉRIS.

J'attends un messager de lui.

CASSIUS.

Par habitude,
Je suis fort prévoyant : tandis que nous causions,
J'ai pris, c'est très-heureux, quelques précautions.

CYTHÉRIS.

Lesquelles, dites-moi?

CASSIUS.

Mes gens gardent la rue.

CYTHÉRIS.

Et feront-ils encor longtemps le pied de grue?

CASSIUS.

Jusqu'au jour, s'il le faut.

CYTHÉRIS.

Alors cette maison
Est bloquée?

CASSIUS.

Est bloquée.

CYTHÉRIS.

Ah! je suis en prison?
Hélène, donne-moi ma cithare inactive.

(Elle s'assied.)

CASSIUS.

Vous allez chanter?

CYTHÉRIS.

Oui, puisque je suis captive!
La sœur de Polynice, esclave chez Créon,
Chantait; je vais chanter des vers d'Anacréon.
Vous permettez?

(Hélène lui donne sa cithare.)

CASSIUS.

Je suis ravi!

CYTHÉRIS.

C'est à merveille!

(A Hélène.)

Quelle heure?

HÉLÈNE.

Nous entrons dans la deuxième veille.

CYTHÉRIS, chantant.

Entends ma lyre qui pleure,
O colombe! voici l'heure...
Reviens, que ton vol m'effleure:
Mais crains l'ongle du vautour!
Si, dans l'ombre, à quelque frise
Ton aile blanche se brise,
Prends les ailes de la brise,
Prends les ailes de l'amour!

Suis ma lampe de porphyre,
Sa lueur doit te suffire:
Viens, colombe, viens, zéphire!
Annonce-moi le vainqueur.
Que dans la nuit solennelle
J'entende, gloire éternelle!
Aux battements de ton aile
Les battements de son cœur!

CASSIUS.

Ces vers sont merveilleux, et vous chantez fort bien;
Mais que nous disent-ils?

CYTHÉRIS.

Sans la réponse, rien.
Je le sais comme vous.

CASSIUS.

Où donc est la réponse?

CYTHÉRIS.

La réponse, attendez... Ah! ce bruit nous l'annonce.

(Un battement d'aile se fait entendre dans la draperie.)

(Elle se lève.)

Je ne me trompe pas, la voici.

(Elle va à la fenêtre, et prend une colombe.)

CASSIUS.

Dieux d'enfer!

CYTHÉRIS.

Vos gens faisaient bien mal le service de l'air!

(Elle détache un billet de l'aile de la colombe, et lit :)

Colombe au joli pied rose,
Pars : l'étoile brille, éclose.
Elle a dit : *A la nuit close*
*Souviens-toi!* Je me souviens.
O messagère fidèle,
Vole, vole à tire d'aile;
Et, retournant auprès d'elle,
Annonce-lui que je viens!

Hélène, prends Iris.

(Baisant la colombe.)

Va, ma pauvre petite,

Dans ta cage dorée.

HÉLÈNE.

Oh! comme elle palpite!

CASSIUS.

Cythéris, je vois bien qu'il faut me résigner :
C'est le triomphateur qui sur vous doit régner.
Avouez qu'il me traite en fils de Mithridate?
Je fuis! Pourtant j'étais ici premier en date.
Mais qu'importe à César, les dieux en sont témoins,
Une usurpation ou de plus ou de moins? —
Je suis vaincu.

CYTHÉRIS, bas à Hélène.

L'a-t-on suivi?

HÉLÈNE.

Cet homme sombre
A l'angle du Vélabre est embusqué dans l'ombre.

CYTHÉRIS.

Oui, pour frapper César, vois-tu, c'est trop certain,
Lorsqu'il regagnera d'ici le Palatin.

(Haut.)

Hélène, fais un nid plus moelleux que la mousse
A ma colombe, avec cette écharpe si douce. —
Vous disiez, Cassius...?

CASSIUS.

Que je serais jaloux
D'emporter avec moi quelque chose de vous.
Iris, fidèle Iris, gentille messagère,
Donne-moi cette écharpe et soyeuse et légère.
En échange, voici pour t'acheter du mil.

Des lentisques de Corse et des graines du Nil.

(Il donne sa bourse à Hélène, et prend l'écharpe.)

HÉLÈNE.

Maîtresse, dites-moi, que dois-je faire?

CYTHÉRIS.

Hélène,

Au seigneur Cassius rends cette bourse pleine.
Le seigneur Cassius, qui nous fait ses adieux,
Te rendra cette écharpe.

CASSIUS.

Oh! Cythéris!...

CYTHÉRIS.

Bons dieux!

Que voulez-vous, je suis féroce; c'est mon heure.
Mais revenez demain, et je serai meilleure;
Car lorsqu'on est heureuse, on est bonne!

(A Hélène.)

Cet or,

Ne crois pas que je veuille, au moins, t'en faire tort,
Hélène; je suis juste, et te donne en échange
Une perle d'Asie, et tu gagnes au change.

CASSIUS reprenant sa bourse et la jetant par la fenêtre.

C'est bien!

CYTHÉRIS.

Que faites-vous?

CASSIUS.

Je n'ai jamais repris
Ce que j'avais donné.

CYTHÉRIS.

Soit!

CASSIUS.

Adieu, Cythéris.

Il sort, et rencontre à la porte César, qui s'enveloppe la tête dans son manteau.

C'est lui, malheur!

## SCÈNE V.

CYTHERIS, CÉSAR, LES FEMMES.

CYTHÉRIS.

Grands dieux! détournez sa menace! —

(A César.)

Et vous êtes venu!

CÉSAR.

Mais, comme de Pharnace,
Pourrai-je dire aussi de vous : Je suis venu,
J'ai vu...

CYTHÉRIS.

N'achevez pas; le reste est si connu!
Mais, avant toute chose, oh! que je vous contemple.
Le dieu du Capitole a donc quitté son temple,
Et le triomphateur est mon hôte ce soir!...
Dans cette humble maison daignera-t-il s'asseoir?

César s'assied; elle se met à ses genoux.

CÉSAR.

Que faites-vous donc là? faut-il que je vous gronde?

CYTHÉRIS.

Je suis à vos genoux, César, comme le monde!

CÉSAR, rejetant son manteau.

Vous avez désiré voir le triomphateur,

Dont le plus grand triomphe est à vos pieds.

CYTHÉRIS.

Flatteur! —

Mais quelle majesté souveraine, ineffable!...
Hélas! de Sémélé vous connaissez la fable :
Elle aussi voulut voir Jupiter... Quel trépas!

CÉSAR.

Rassurez-vous, ma foudre à moi ne brûle pas.

CYTHÉRIS, contemplant César.

Oui, voilà bien la toge éblouissante et peinte;
Dans la pourpre de Tyr la robe deux fois teinte,
Ta robe, ô Jupiter! et voilà bien encor
La tunique brodée avec ses palmes d'or!
Voilà bien le laurier sauvage, la couronne
Seule digne du front sacré qu'elle environne!...
Mais ceci, qu'est-ce donc?

CÉSAR.

Un talisman bien vieux,

La bulle d'or, qui sert contre les envieux!
Elle a déjà suffi, rayonnant sous ma stole,
Contre ceux qui m'ont vu monter au Capitole;
Mais de votre maison s'ils me voyaient sortir,
La bulle pourrait-elle encor me garantir?

CYTHÉRIS.

Vénus est votre mère, et, mieux que cette bulle,
Le regard de Vénus garde le fils d'Iule! —
Mais un anneau de fer, à vous, César?

CÉSAR.

Il doit

Remplacer désormais l'anneau d'or à mon doigt.

Depuis cent ans, parmi nos guerriers, entre mille,
Trois hommes seulement l'ont porté : Paul Émile,
Pompée, et moi.

CYTHÉRIS.

Vraiment?

CÉSAR.

C'est l'anneau du soldat.
Il fallait bien que Rome enfin me l'accordât.

CYTHÉRIS.

Des bracelets de cuivre?

CÉSAR.

Oui; c'est la récompense
Qu'aux plus braves soldats un général dispense.

CYTHÉRIS.

Mais comment se fait-il que César? Pardonnez...

CÉSAR.

Ce sont mes vétérans qui me les ont donnés.

CYTHÉRIS.

César, vous êtes bon, vous êtes grand!

CÉSAR.

J'essaie! —
Où trouver pour ce jour une assez blanche craie,
Ma belle Cythéris?...

CYTHÉRIS.

Oh! oui, oui, grand et bon!

CÉSAR.

La vie a tant de jours que l'on marque au charbon! —
Dites-moi, Cythéris, comme j'entrais, un homme
Sortait d'ici?

CYTHÉRIS.

Faut-il, César, que je le nomme?

CÉSAR.

Non, je l'ai reconnu; c'est Cassius.

CYTHÉRIS.

C'est lui.

CÉSAR.

Alors je l'ai fait fuir?

CYTHÉRIS.

Il ne s'est pas enfui;
C'est moi qui l'ai prié de nous laisser ensemble.

CÉSAR.

Il s'occupe de vous?

CYTHÉRIS.

Beaucoup trop, ce me semble.

CÉSAR.

Il vous aime?

CYTHÉRIS.

Il le jure.

CÉSAR.

Et vous l'aimez aussi?

CYTHÉRIS.

Si je l'aimais, César serait-il donc ici?

CÉSAR.

C'est juste; et moi je suis un ingrat lorsque j'ose
Vous dire… Mais, pardon, savez-vous une chose?

CYTHÉRIS.

Laquelle? vous riez; laquelle, s'il vous plaît?

CÉSAR.

Cassius! il sera furieux.

CYTHÉRIS.

Non, il l'est !

CÉSAR.

Ce pauvre Cassius, c'est cruel, je l'avoue :
Quand nous jouons ensemble, il perd tout ce qu'il joue !
Mon génie a le pas sur le sien, j'en répond.
Il rassemble une flotte un jour dans l'Hellespont,
Vingt galères, je crois : je lui prends ses galères.
Plus tard, voulant donner quelques jeux populaires, —
Je vous parle du temps de ses rébellions, —
Il achète à grands frais cinquante beaux lions.
Ce pauvre Cassius ! — mon navire s'égare...
Et je prends ses lions tout en prenant Mégare.

CYTHÉRIS.

Voilà ce qu'on appelle un homme malheureux !

CÉSAR.

Ce n'est pas tout, oh non ! — Il devient amoureux,
Amoureux comme un fou, d'une femme si belle,
Qu'elle rendrait pensif un prêtre de Cybèle...
Mais dites, me faut-il poursuivre, ou m'arrêter ?
Triompherai-je encore, et dois-je me vanter
D'avoir sur Cassius, pour couronner l'histoire,
Remporté, Cythéris, une triple victoire ?

CYTHÉRIS.

César, le nombre trois, vous savez, plaît aux dieux !

CÉSAR.

Vous dites que je puis vous aimer ?

CYTHÉRIS.

Je fais mieux,

Je vous aime.

CÉSAR.

Et pourquoi m'aimez-vous?

CYTHÉRIS.

Pour trois causes.

CÉSAR.

D'abord?

CYTHÉRIS.

N'êtes-vous pas César?

CÉSAR.

Restent deux choses.

CYTHÉRIS.

Je suis Grecque.

CÉSAR.

On le voit!

CYTHÉRIS.

Les dieux nous ont trahis,
César; et vous aimez la Grèce mon pays.

CÉSAR.

C'est tout simple : j'ai fait mes études à Rhode,
Ce jardin lumineux qu'un flot d'écume brode.
Si je vaux quelque chose, île au beau ciel vermeil,
C'est que j'ai dans le cœur un peu de ton soleil!

CYTHÉRIS.

Nos villes n'étaient plus que des ruines sombres :
Par vous, Corinthe sort blanche de ses décombres;
Vous relevez Athène, et, sur le Parthénon,
De Phidias encore on peut lire le nom.

CÉSAR.

Ce brave Mummius, bon soldat, chef vulgaire,
Démolissait toujours quand il faisait la guerre.

Sylla, c'est différent, il n'était pas sans art,
Et lisait quelquefois Homère, — par hasard ;
Il aimait les tableaux, les livres, les statues :
Mais il aimait aussi les villes abattues !
César paye une dette, et répare en cela
Les torts de Mummius, le crime de Sylla.

CYTHÉRIS.

Oh ! vous êtes un dieu !

CÉSAR.

Vous, plus qu'une mortelle.
Mais la ville où naquit Cythéris, quelle est-elle ?
Nommez-la ; j'aimerai le fortuné séjour
Où des yeux si charmants ont bu l'azur du jour !

CYTHÉRIS.

Je naquis sur les bords de l'Ilissus.

CÉSAR.

Beau fleuve,
Où le cygne argenté dans un flot d'or s'abreuve !

CYTHÉRIS.

Au pied du mont Hymette.

CÉSAR.

Oh ! son miel savoureux,
Ce doux miel, ruisselant du sein des chênes creux,
Pouvait seul vous donner cette voix souveraine
Qui pénètre les cœurs mieux qu'un chant de sirène !
Mais reparlons un peu de Cassius.

CYTHÉRIS.

Pourquoi ?

CÉSAR.

Il doit vous avoir dit un mal affreux de moi ?

CYTHÉRIS.

Il m'a dit tout le mal que d'un homme on peut dire…
Que vous n'aviez jamais aimé ! !

CÉSAR.

Voilà médire !
Les méchants ! Savez-vous quel reproche ils me font ?
C'est d'aimer trop !

CYTHÉRIS.

Vraiment ?

CÉSAR.

Mais d'un amour profond !

CYTHÉRIS.

Cassius dit pourtant…

CÉSAR.

Mauvais propos de Rome !
C'est une calomnie étrange contre un homme
Qui dans sa vie a fait trois guerres par amour.

CYTHÉRIS.

Trois guerres ! vous, César ?

CÉSAR.

Comptons-les tour à tour :
La guerre de Bretagne : une ! pour Servilie.
Les perles, voyez-vous, c'était là sa folie ;
Et l'océan de l'Inde enviait, disait-on,
Une certaine perle à l'océan breton.

CYTHÉRIS.

Ah !

CÉSAR.

La guerre d'Égypte après, pour Cléopâtre :
Deux ! La guerre d'Afrique — oh ! j'étais idolâtre

De la blanche Eunoé, femme d'un noir jaloux :
Trois!... Voyons! puis-je faire une guerre pour vous?

CYTHÉRIS.

Oh moi! pour mériter cette gloire infinie,
Suis-je reine d'Égypte ou de Mauritanie?

CÉSAR.

Jeune et belle! le sceptre est là, dans ces deux mots.
Périclès a bien fait la guerre de Samos,
Cette guerre qui mit en feu toute l'Asie,
Pour un soupir tombé des lèvres d'Aspasie!
Elle avait comme vous la double royauté :
Elle avait la jeunesse, elle avait la beauté!

CYTHÉRIS.

Ainsi donc, à vos yeux, me voilà souveraine?

CÉSAR.

Je n'ai jamais connu de plus puissante reine.

CYTHÉRIS.

Alors, si j'ordonnais, vous obéiriez?

CÉSAR.

Moi?
Comme un esclave.

CYTHÉRIS.

Eh bien, César, voici ma loi :
Vous resterez ici.

CÉSAR.

Vraiment?

CYTHÉRIS.

Je vous l'ordonne.
Qui vous accompagnait chez moi?

CÉSAR.

Chez vous? Personne.

CYTHÉRIS.

Personne?

CÉSAR.

Ah! mon bouffon.

CYTHÉRIS.

Et... tenez-vous à lui?

CÉSAR.

Un esclave est un homme : on s'en doute aujourd'hui;
Mais un bouffon...

CYTHÉRIS.

Alors je le prends.

CÉSAR, riant.

Tout de suite!

CYTHÉRIS.

Comment le nommez-vous?

CÉSAR.

Thersite.

CYTHÉRIS, appelant.

Ici, Thersite!

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, THERSITE.

THERSITE.

Me voilà.

CYTHÉRIS.

Dites-lui qu'il m'obéisse, à moi.

CÉSAR.

Commandez, il sera trop heureux.

THERSITE.

Je le croi.
Par Momus! obéir à maîtresse jolie,
Ce n'est point déserter ton service, ô Folie!

CÉSAR.

Que dis-tu là?

THERSITE.

Faut-il expliquer mon latin?

CÉSAR.

Ah! drôle!

CYTHÉRIS.

Va, bouffon, retourne au Palatin;
Annonce que bientôt l'on reverra ton maître.
Ajoute seulement, et sans le compromettre,
Que si dans un quart d'heure il n'est pas revenu,
On ne s'alarme point. Va, cours.

THERSITE.

C'est convenu.

CYTHÉRIS, prenant le manteau de César.

Maintenant, ce manteau, mets-le sur tes épaules.

THERSITE, à César.

Si tu n'as jamais vu César, vainqueur des Gaules,
Passer, — regarde bien dehors, prends un flambeau,
Et tu seras surpris de te trouver si beau!

(Il sort en chantant :)

Lorsque Bacchus m'enivre,
J'ai le bras, le cœur fort!
Buvons! boire fait vivre!

Cerbère un jour nous mord :
Je bois pour tomber ivre
Mort !

(Il disparaît dans l'atrium, et la voix diminue.)

CÉSAR.

Quel est votre dessein, Cythéris?

CYTHÉRIS.

Ah! peut-être
Vous direz que je suis cruelle : je dois l'être!
Car il fallait sauver César. Point de milieu!...
Un homme, qu'est-ce donc lorsqu'il s'agit d'un dieu?

CÉSAR.

Vous êtes maintenant, ô ma belle rieuse,
Sombre comme la nuit, et plus mystérieuse!

CYTHÉRIS, tremblante.

* Chut! écoutez!

THERSITE, dans la rue.

* Le sol poudreux boit l'onde!
* L'arbre au vert parasol
* Boit le sol!
* La mer, sombre et profonde,
* De l'air fluide et pur
* Boit l'azur!
* Le soleil, roi du monde,
* Plongeant au gouffre amer,
* Boit la mer!
* La lune, pâle et blonde,
* Boit le rayon vermeil
* Du soleil!

CÉSAR.

* Avec sa voix de muletier,

* Ce malheureux va mettre en rumeur le quartier.

CYTHÉRIS, plus troublée.

* Pardonnez-moi, César ; n'allez pas me maudire !

CÉSAR.

* Qui, moi? vous pardonner !... Mais que voulez-vous dire?

CYTHÉRIS, se rapprochant de la fenêtre.

Écoutez !

THERSITE, s'éloignant.

Vous que la guerre enivre,
Que l'ambition mord,
Tuez-vous!... J'aime à vivre,
Moi, buveur sans remord,
Qui ne veux tomber qu'ivre
Mort!!!

(Il pousse un cri de douleur. — Bruit d'armes au dehors.)

Ah !

CÉSAR.

Ce cri lamentable et profond !...
Qu'est-ce donc?

CYTHÉRIS, avec effroi.

C'est César qui tombe ! !

CÉSAR.

Mon bouffon
Qu'on vient d'assassiner?

CYTHÉRIS.

En place de son maître.

CÉSAR.

L'assassin, quel est-il?

CYTHÉRIS.

Vous allez le connaître.

CÉSAR.

Par Jupiter vengeur! par les douze grands dieux!
Je jure, moi, qu'on sait miséricordieux,
De punir l'assassin, fût-ce un noble de Rome...
Je comprends maintenant qu'un bouffon est un homme!

CYTHÉRIS.

Le coupable, César, bientôt nous le verrons.
Mes six gladiateurs gardaient les environs.
Ils vont nous l'amener ici chargé d'entraves.
Mais tenez, ce sont eux.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, BYRRHA, DEUX GLADIATEURS.

BYRRHA, entraîné par les gladiateurs.

Six contre un!... sont-ils braves!

UN DES GLADIATEURS.

Marche!

BYRRHA.

Eh bien, oui! j'étais payé; j'ai fait le coup.
Est-ce donc une chose à surprendre beaucoup
Qu'un homme assassiné, la nuit, dans le Vélabre?
Et pour cela faut-il voyager en Calabre?
Je suis à qui me paye, en vrai gladiateur!
Allons, conduisez-moi sans bruit chez le préteur.

CYTHÉRIS.

* Qui t'a payé?

BYRRHA.

* Reponds, toi ma lame rougie!

* Comme les pièces d'or n'ont pas son effigie,
* Elles ne pourront point le dénoncer, je crois.

CYTHÉRIS.

* Mais sais-tu, malheureux, qu'on va te mettre en croix ?

BYRRHA.

Vous n'entamerez pas ce cœur, il est de roche!
Chez le préteur!

CÉSAR.

Attends.

BYRRHA, tressaillant tout à coup.

Cette voix...

CÉSAR.

Viens, approche.

BYRRHA.

César!

CÉSAR.

Tu voulais donc m'assassiner, Byrrha?

BYRRHA.

César! assassiner César! Qui le dira?

CÉSAR.

Quand ton bras a frappé mon bouffon tout à l'heure,
C'est moi que tu croyais frapper.

BYRRHA.

Voyez... je pleure!
Qui, moi, frapper César? César, à qui je dois
La vie?

CYTHÉRIS.

A César, vous?

BYRRHA.

(Il tombe à genoux.)

Oui! Le glaive à mes doigts

Échappait; oui, sanglant et la face bleuâtre,
Aux acclamations du morne amphithéâtre,
Sous le genou pesant qui m'écrasait, tordu,
J'abandonnais au fer mon cou déjà tendu;
Et César me sauva de l'arène fatale!
Et César eut pitié, quand la grande Vestale
Défendait de me plaindre et de me secourir,
Et, le pouce incliné, m'ordonnait de mourir!

(Il se relève.)

Moi, moi frapper César! Avant de m'y résoudre,
Je crierais : Jupiter, réduis ce bras en poudre!

CÉSAR, à Cythéris.

Voyez! l'ingratitude au moins n'est pas son fait.
Les hommes ne sont pas si méchants qu'on les fait.
Regardez cette larme au bord de sa paupière!...
Une fleur quelquefois germe donc sur la pierre!

BYRRHA.

Celui qui m'a payé le meurtre de ce soir,
Est-ce là, Julius, ce que tu veux savoir?

CYTHÉRIS.

Oui.

CÉSAR.

Byrrha, pas encor.

(Aux gladiateurs.)

Tout ce que nécessite
L'état de mon bouffon, de mon pauvre Thersite,
Faites-le, vous.

UN GLADIATEUR.

C'est fait. Il n'était que blessé :
Deux des nôtres l'ont pris dans la rue, et laissé

Chez le médecin grec qui près d'ici demeure.

CÉSAR.

Bien.

(Il leur fait signe de sortir.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MOINS LES GLADIATEURS.

BYRRHA.

Voulez-vous savoir?

CÉSAR.

Rien.

BYRRHA.

Avant que je meure?...

CÉSAR.

Non, rien. Certains secrets, mieux vaut les ignorer.

CYTHÉRIS.

Certains secrets, César, mieux vaut les pénétrer!

(A Byrrha.)

Qu'au vrai coupable seul tout le crime appartienne.
Montre à César la main qui fit agir la tienne.

BYRRHA.

C'est Cassius! lui seul a dirigé mes coups.

CÉSAR.

Cassius?

BYRRHA.

Oui.

CYTHÉRIS.

César... eh bien! qu'en dites-vous?

CÉSAR.

J'eus des torts envers lui, je l'avouerai sans peine :
Il réclamait l'honneur de la préture urbaine,
Et moi je l'ai donnée à Brutus aujourd'hui.
Brutus la méritait peut-être moins que lui. —
Attends, Byrrha.

(Il prend ses tablettes, et écrit.)

(Lisant :)

« Malgré toute candidature,
« Je donne à Cassius la seconde préture,
« Celle des étrangers, qui, j'espère, lui plaît
« Non moins que la préture urbaine, qu'il voulait. »

(Donnant à Byrrha ses tablettes.)

Va, porte à Cassius...

BYRRHA.

Mais moi ?

CÉSAR.

Je te fais grâce !
Au palais de César que Byrrha prenne place.
César aime les cœurs reconnaissants.

BYRRHA.

César,
Écoute ! si jamais il te faut par hasard
Un homme de courage, au dévouement insigne,
Et pour toi toujours prêt à mourir, fais un signe ;
Et du roc Tarpéien ton esclave Byrrha
Sur des piques de fer se précipitera !

(Il sort.)

## SCÈNE IX.

CÉSAR, CYTHÉRIS, à genoux.

CÉSAR.

Ma belle Cythéris, que faites-vous encore?

CYTHÉRIS.

Je ne t'admire plus comme un homme; j'adore
Jupiter immortel, qui, le front radieux,
Du ciel est descendu miséricordieux!

CÉSAR.

Jupiter! c'est ainsi parfois qu'on me surnomme;
Mais vous verrez bientôt que je ne suis qu'un homme.

CYTHÉRIS.

Pourquoi cela, César?

CÉSAR.

Parce que cette nuit,
Dont l'azur étoilé moins que vos yeux reluit,
Ne sera point, hélas! plus longue que les autres.
La nuit d'Amphitryon égala trois des nôtres!

CYTHÉRIS.

César, ce que je veux de toi, ce que j'attend,
Ce n'est pas une nuit, c'est une heure, un instant,
Pourvu qu'en cet instant de volupté suprême
Ton cœur dise à mon cœur: « O Cythéris, je t'aime! »

CÉSAR.

Je t'aime, ô Cythéris! Et maintenant dis-moi,
Que veux-tu, cher amour? ton désir est ma loi.
Demande, et pour deux mots pleins d'une ivresse étrange

Pour ces deux mots : César, je t'aime!—doux échange!
Par ma mère Vénus qui nous ouvre les bras,
Je te donne, choisis, tout ce que tu voudras!

CYTHÉRIS.

Donne-moi ce laurier, pour que ma main l'effeuille
Bien rarement, j'espère, et t'envoie une feuille
Qui vienne t'avertir, courrier muet et prompt,
Chaque fois qu'un danger planera sur ton front.

CÉSAR.

Ce laurier?

CYTHÉRIS.

N'est-ce pas un signe de victoire?

CÉSAR.

Oui, Cythéris : eh bien?

CYTHÉRIS.

Eh bien! c'est là ma gloire.
Je veux qu'on dise un jour à l'univers surpris :
Quand César triomphait du monde, Cythéris,
La pauvre enfant d'Athène, a, dans ce jour-là même,
Triomphé de César.

CÉSAR, lui donnant sa couronne de laurier.

On le dira.

CYTHÉRIS.

Je t'aime!

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

## LA BIBLIOTHÈQUE DE CÉSAR, AU PALATIN.

Une grande porte au fond du théâtre, fermée d'un rideau, — avec plusieurs marches, conduisant à une longue galerie pleine de manuscrits roulés. — Trois tables, devant lesquelles sont assis trois secrétaires. — Le jour commence à poindre ; la clarté des lampes pâlit.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### CÉSAR, TROIS SECRÉTAIRES.

CÉSAR, au premier secrétaire de droite.

Nous en sommes ? voyons...

PREMIER SECRÉTAIRE, relisant.

« Vingt-sept jours de campagne,
« Et trente-cinq depuis que j'ai quitté l'Espagne :
« Cela, mon cher Brutus, fait deux mois, deux grands mois,
« Que je ne vous ai vu, même une seule fois.
« L'amitié de César est plus ferme qu'une autre ;
« Mais...

CÉSAR, dictant.

Faut-il qu'à présent je doute de la vôtre ?

PREMIER SECRÉTAIRE, répétant.

De la vôtre...

CÉSAR, dictant.

Venez me voir au Palatin ;

Je voudrais vous parler d'affaires ce matin.

(Au deuxième secrétaire, placé à gauche.)

(Dictant.)

Puise, mon cher Octave, aux sources du génie;
Travaille, sans quitter encore Apollonie.
Mais peut-être bientôt j'exaucerai ton vœu,
Et César apprendra la guerre à son neveu.

(Prenant des mains du troisième secrétaire un écrit commencé, et le lisant :)

« Logé dans le palais qu'un pont joint au théâtre,
« César fit en secret appeler Cléopâtre.
« Le danger était grand ; elle n'hésita pas :
« Apollodore seul accompagnait ses pas.
« Le soir même, tous deux, sans que nul les remarque,
« Montent furtivement dans une frêle barque;
« Et, dirigeant l'esquif vers la tour du fanal,
« Ils abordent dans l'ombre au pied de l'arsenal.

(Dictant.)

Mais comme à tous les yeux sa beauté la désigne,
Et qu'elle n'aurait pu...

(Le deuxième secrétaire, qui a fini d'écrire, lui présente la plume.)

Bon! Donnez, que je signe.

LE TROISIÈME SECRÉTAIRE, répétant.

Et qu'elle n'aurait pu...

CÉSAR, dictant.

Parmi tant de valets,
Sans être reconnue entrer dans le palais,
Sachant que c'est la vie enfin qu'elle hasarde,
Elle se fait cacher dans un tapis de Sarde;

Et, tel qu'un de ces gens qui portent les fardeaux,
Notre Sicilien, la chargeant sur son dos,
L'attache avec un nœud de cuir, et la dépose
Dans la chambre à coucher de César, qui repose.

(Au premier secrétaire.)

Est-ce fait?

PREMIER SECRÉTAIRE.

Oui.

CÉSAR.

Très-bien. N'allez pas oublier
De mettre à ce billet mon sceau particulier.

(Au troisième secrétaire.)

C'est assez de travail, mon pauvre enfant! ton âge
A besoin de sommeil, et veut qu'on le ménage.
Je te donne congé, Pulcher, jusqu'à demain :
Seulement, en rentrant, puisque c'est ton chemin,
Traverse le Forum, et porte cette lettre.
A Brutus, à lui seul tu devras la remettre.

TROISIÈME SECRÉTAIRE.

Merci, César.

CÉSAR.

Ah! dis à mes nomenclateurs
Qu'ils peuvent faire ouvrir la porte aux visiteurs.

(Le troisième secrétaire salue, et se retire. Pendant ce temps-là, Térentius Varron, introduit par un nomenclateur, a descendu les marches de la galerie.)

## SCÈNE II.

### CÉSAR, TÉRENTIUS VARRON.

CÉSAR.

Mon cher Térentius, donnons la flûte au pâtre,
Les livres au savant. La reine Cléopâtre
M'envoie un coffre plein de rares manuscrits,
D'antiques papyrus, d'exemplaires sans prix,
Chefs-d'œuvre où l'art du peintre et l'art du calligraphe
Brillent sous l'émeraude et la perle en agrafe.
Dans tous ces monuments juifs, grecs, phéniciens,
Que disputait Pergame aux rois égyptiens;
Parmi quelques trésors exhumés de la cendre,
Vous trouverez l'Homère où lisait Alexandre;
Les seuls vrais chants d'Orphée; une Iliade encor,
Sur la peau d'un serpent écrite en lettres d'or.
Mais ce qui doit, Varron, surpasser votre attente,
C'est le volume hébreu traduit par les Septante;
Un vieux livre, dont j'ai gardé le souvenir,
Qui contient le passé, peut-être l'avenir!

VARRON.

Ces trésors du génie auront toutes mes veilles.
Mais où donc allons-nous placer tant de merveilles?
Des rouleaux précieux qu'ici ma main rangea
Votre bibliothèque est trop pleine déjà.

CÉSAR.

Ne vous tourmentez point, Varron; laissez-moi faire :
Ceci de Philotas, l'architecte, est l'affaire.

En attendant, ce coffre, ami, j'en suis certain,
D'Alexandrie à Rome arrive ce matin.
Faites-le surveiller avec un soin extrême :
Surtout, dès qu'il viendra, qu'on l'apporte ici même.

VARRON.

J'y vais, noble César.

(Il sort par la galerie, au moment où Calpurnie entre par une porte latérale.)

## SCÈNE III.

### CÉSAR, CALPURNIE.

CALPURNIE.

Cher Julius, hé quoi!
Ni trêve ni repos!

CÉSAR.

Venez, et grondez-moi :
Vous le pouvez, ma douce et noble Calpurnie!
Mais vraiment, sans me dire un homme de génie,
Je crois depuis hier avoir bien travaillé.

CALPURNIE.

Hélas! toute la nuit votre lampe a veillé.
Cette lampe, disais-je, elle brûle son huile :
César brûle sa vie!

CÉSAR.

Allons, soyez tranquille,
Ma chère âme!... Pourquoi ces pleurs, qu'il faut tarir?

CALPURNIE.

Si Julius m'aimait, voudrait-il donc mourir?

CÉSAR.

Ma vie! elle n'est plus à César que l'on gronde.

CALPURNIE.

Plus même à Calpurnie, hélas!

CÉSAR.

Elle est au monde;
Au monde, qui doit être ou barbare ou romain;
Au monde, qui tressaille, enfermé dans ma main;
Qui, fait dans ma pensée, en va prendre la forme,
Et qu'à l'espace encor je ne puis rendre informe!
Ce qui me reste à faire, ah! si vous le saviez?

CALPURNIE.

Ne me le dites pas, César, vous m'effrayez!
Par moments, je l'avoue, orgueilleuse et jalouse,
D'un dieu même, d'un dieu je crois être l'épouse :
J'ai peur que Jupiter, du radieux séjour,
Comme un autre Titan, ne vous foudroie un jour!

CÉSAR.

Me flatter aussi, toi! la femme qu'on révère,
L'épouse au front voilé, la matrone sévère!
Toi, cœur pur où jamais orage ne monta!
Digne d'une statue, à côté de Vesta!

CALPURNIE.

Et Cléopâtre aussi, la belle Égyptienne,
A côté de Vénus n'a-t-elle pas la sienne?

CÉSAR.

A chacune selon ses mérites.

CALPURNIE.

César,
Si la reine d'Égypte était là par hasard,
Près d'elle, je le dis sans que mon cœur s'irrite,
La pauvre Calpurnie aurait peu de mérite!

CÉSAR.

Hé quoi! jalouse encor de Cléopâtre, vous,
O ma belle Minerve à l'œil tranquille et doux!
Vous, dont l'âme est sereine et jamais ne soupçonne!
Vous que l'on ne doit voir jalouse de personne!

CALPURNIE.

Je suis jalouse, moi, vous semblez étonné,
Oui, jalouse du fils qu'elle vous a donné!
Qu'a-t-elle fait aux dieux, cette amante éphémère?
Elle, féconde hélas! quand je ne suis pas mère!

CÉSAR.

Ma Calpurnie, allons! ne croyez-vous donc plus
A la tradition du temps de Romulus?
Plusieurs traitent cela de fable puérile :

(Antoine entre.)

Mais pour rendre féconde une épouse stérile,
Le Luperque sacré, qu'il ne faut jamais fuir,
L'effleure, en bondissant, des lanières de cuir.
Pourquoi vous dérober aux mains pontificales?
C'est aujourd'hui le jour des saintes Lupercales :
Descendons au Forum, où la foule s'épand.
D'ailleurs, vous le savez, ces prêtres du dieu Pan
Sont nobles, sénateurs, gens de fort bonne source :
L'un d'eux vous touchera dans la divine course.

CALPURNIE.

Oh! César, j'aurai honte!...

CÉSAR.

Et de quoi? de venir
Demander aux grands dieux, maîtres de l'avenir,
Un fils, un héritier de César? Sois féconde!
L'héritier de César est l'héritier du monde!

CALPURNIE.

Eh bien! j'accomplirai vos ordres, cher seigneur.

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

ANTOINE.

Et c'est à moi, consul, qu'appartiendra l'honneur
De toucher en passant, dans la cérémonie,
Ta main impériale, auguste Calpurnie!
Je veux être d'ailleurs pour quelque chose, moi,
Dans la postérité de César, futur roi!
J'ai pour ancêtre Hercule!

(Montrant sa bague.)

Il est sur ma sardoine.

CÉSAR.

Te voilà, libertin?

CALPURNIE.

Salut au noble Antoine.
Quelle plaisanterie encore fait-il là?

ANTOINE.

Je ne plaisante point : c'est trop grave cela!

Qu'au milieu du Forum Jupiter me foudroie,
Si je ne cours, armé de la blanche courroie !
Moi, prêtre de César, moi, le consul romain,
Je veux frapper aussi : me tendrez-vous la main ?

CALPURNIE, à César.

Il sera fait selon vos désirs. Mais l'usage
Me permet-il au moins de voiler mon visage ?

CÉSAR.

Il le permet.

CALPURNIE.

Je veux désirer à mon tour...
Prenez quelque repos.

CÉSAR.

Vers le milieu du jour.

CALPURNIE.

Vous le promettez ?

CÉSAR.

Oui. Fais porter dans ma chambre
Du pain et quelques fruits, avec ma coupe d'ambre.

(En ce moment quatre esclaves égyptiens apportent un coffre.)

CALPURNIE.

Que renferme ce coffre en ivoire ?

CÉSAR.

Il est plein
De livres qu'on me donne...

ANTOINE.

A lire ? Je te plain !

CALPURNIE.

Pain et fruits, je vais tout vous préparer moi-même.

ANTOINE, à Calpurnie.

(Avec un sourire significatif.)

A ce soir! Nous verrons si Jupiter vous aime...

CALPURNIE, sortant.

Salut, seigneur.

## SCÈNE V.

### CÉSAR, ANTOINE, LES ÉGYPTIENS.

CÉSAR.

Posez le coffre dans ce coin.

(A Antoine.)

Bon. — Donne-moi ta bourse, ami; j'en ai besoin.

ANTOINE.

Ma bourse?

CÉSAR.

Oui.

ANTOINE.

Tiens; mais compte auparavant la somme.

CÉSAR.

(Aux Egyptiens.)

Nous compterons après. Voici pour vous.

(Les Égyptiens s'inclinent et sortent.)

ANTOINE.

Quel homme!

Ce sont mille deniers qui te glissent des doigts!

CÉSAR.

Ce sont mille deniers alors que je te dois.

ANTOINE.

Pour mille deniers d'or voilà tout ce qu'on t'offre!
Au moins si Cléopâtre avait bourré ce coffre
De truffes de Libye, et de ces vieux flacons
Du lac Maréotis aux vignobles féconds;
D'oiseaux du Nil, autruche, ibis, phénicoptère,
Gibier fort dur, mais gros, — je n'aurais qu'à me taire:
Mais t'envoyer un tas d'assommants manuscrits!
N'as-tu pas les discours de nos pères conscrits?

CÉSAR.

Ces livres qu'on m'envoie, apprends, seigneur Antoine,
Qu'ils viennent presque tous des rois de Macédoine;
D'Alexandre surtout.

ANTOINE.

Un guerrier, celui-là!
Il n'avait qu'un défaut... Aristote!

CÉSAR.

Voilà
Le grand homme jugé!

ANTOINE.

Bien! dis que je radote;
Mais je hais les pédants, à partir d'Hérodote.
Traite-moi d'Allobroge ou de Scythe... je veux,
Mon savant Julius, te faire mes aveux.

CÉSAR.

Va, parle.

ANTOINE.

Quand j'appris, ô ville d'Alexandre,
Que ta bibliothèque avait fait de la cendre,

Et que les papyrus, volant du haut des tours,
S'abattaient sur la mer comme de noirs vautours,
Je dis : Bravo, Vulcain! C'est bien assez d'Athène!
Adieu, géométrie! Euclide! Ératosthène!
Le périple d'Hannon! et ce poudreux chaos
Du règne de Chéops et des deux Néchaos,
Et tous ces Pharaons, grimaçantes momies
Depuis quatre mille ans dans leur tombe endormies!

(Montrant le coffre.)

Mais nos coquins déjà font tout recopier;
Et c'est de l'amiante, et non pas du papier!

CÉSAR.

Tu parles, toi qui fis tes études en Grèce,
Comme un de ces bourgeois que l'ignorance engraisse,
Comme un prêtre d'Isis, comme un gladiateur!
Est-il possible, hélas! qu'Antoine, un orateur,
Affecte du mépris, comme la plèbe immonde,
Pour ces hommes divins rayonnant sur le monde?

ANTOINE.

Oh! je n'affecte pas, — j'éprouve, mon ami.
Dès que tu m'as parlé de livres, j'ai frémi!
Tes philosophes grecs, ces buveurs d'ellébore,
Tes poëtes, vois-tu, d'instinct je les abhorre!
Si la blanche vestale un jour se dévoila
Pour te dire en passant : *Je t'aime!* ami, voilà
Toute la poésie!... Et, pour faire largesse,
Un fameux cuisinier, c'est toute la sagesse!
Hors cela, Julius, à part quelque laurier
Que la gloire en courant jette au front du guerrier,
Ou du poudreux athlète, ou du fort discobole,

La vie, amer festin, ne vaut pas une obole!

CÉSAR.

Mais dans quelle taverne as-tu passé la nuit
A boire du Cécube, ivrogne, et du vin cuit?

ANTOINE.

De la morale? toi! la chose est curieuse!

CÉSAR.

Chut! je veux te parler d'affaire sérieuse.

ANTOINE.

Soit; j'écoute.

CÉSAR.

Voici mon histoire en deux mots :
Tu n'as pas oublié ce tyran de Samos,
Polycrate, comblé des biens de la fortune,
Qu'une prospérité trop constante importune?
Tremblant que son bonheur courrouce enfin les cieux,
Il jette dans la mer un anneau précieux.
Je suis comme lui, moi; ma vie est une fête!
Jamais autant d'honneurs sur une seule tête
Ne menacèrent plus d'écraser un mortel!...
César est dieu; César, vivant, a son autel!
César au Capitole a même une statue
Entre celle des rois : privilége qui tue! —
Le bonheur sur mes yeux n'a pas mis un bandeau;
Et je vois par moments, derrière ce rideau
Fait de pourpre, de soie et d'or, flotter une ombre;
Et c'est dans mon soleil comme une tache sombre!

ANTOINE.

Derrière ce rideau de pourpre aux franges d'or,

Je vois un trône, un sceptre, une couronne encor.

CÉSAR.

C'est possible; mais là, César comme Alexandre,
Ne pouvant plus monter, est forcé de descendre.
Eh bien! pour m'épargner, en tombant, un remord,
Ami, j'ai voulu tout prévoir, même ma mort!

ANTOINE.

Ta mort? As-tu donc vu dans l'ombre, triste augure,
Se pencher sur ton lit quelque pâle figure?
Entendu quelque oiseau funèbre ce matin?

CÉSAR.

Mon expédition chez le Parthe lointain,
Ce rêve de quatre ans, bientôt je la commence;
Et c'est le premier pas dans une arène immense!
J'ai de vastes projets, un sublime dessein
Qui n'est pas assez mûr pour tomber dans ton sein:
Il faut que ma pensée encore le contienne,
Et j'en prendrai ma part en te gardant la tienne.
Mais dans ces durs climats, si mes vœux sont déçus,
Je puis laisser ma tête, aussi bien que Crassus!

ANTOINE.

Le héros que partout la victoire accompagne,
Le conquérant du Pont, des Gaules, de l'Espagne,
Doit-il se comparer à Crassus? et les dieux
Laisseront-ils s'éteindre un front si radieux?

CÉSAR.

Il ne faut qu'un serpent dans l'herbe que l'on foule,
Il ne faut qu'un poignard élancé de la foule,
Il ne faut qu'un accès de fièvre; et ce flambeau

N'a plus même de quoi brûler sur un tombeau!

ANTOINE.

Tu parles de poignard, et de fièvre, et de tombe!...

(Passant une main sur ses yeux.)

Et voilà maintenant une larme qui tombe...
Vois, j'en suis tout honteux!... Moi qui sers ton autel,
César, je m'accoutume à te croire immortel!
Parle-moi d'un trépas sur le champ de bataille,
Fort bien! cela me plaît : mais quelque ignoble entaille
Par où l'âme s'échappe, un infâme couteau!...
Vraiment, c'est à cacher ses yeux dans son manteau!

(Il détourne la tête.)

CÉSAR.

Tu m'aimes, j'en suis sûr, mon vieux compagnon d'armes!
J'ai vu ton brave cœur rayonner dans tes larmes.
Mais à mon héritier je pense constamment :

(Tirant un parchemin roulé d'un pli de sa toge.)

L'avenir est en lui! Voici mon testament.

ANTOINE.

César!...

CÉSAR.

Seul il contient ma volonté suprême :
C'est le dernier en daté; il est de ce jour même,
Rédigé de ma main et scellé de mon sceau.
Après moi, je désigne un pilote au vaisseau.

ANTOINE.

Que veux-tu?

CÉSAR, ouvrant une armoire secrète.

Grave bien ceci dans ta mémoire :
Que mon testament reste au fond de cette armoire.

La serrure à secret, tu le vois, est ici;
Une seule clef l'ouvre, une clef que voici.

ANTOINE.

Bien!

CÉSAR.

Je mets ce rouleau dans l'armoire, et la ferme;
Et je dis au consul, au guerrier noble et ferme,
Au frère de César, à cet ami discret,
Au seul cœur où je puisse épancher un secret,
A Marc-Antoine enfin, je dis : L'heure est prochaine!
Prends cette clef d'or, passe à ton cou cette chaîne;
Ne la quitte ni jour ni nuit : tu le promets!
Surtout ne la confie à personne, jamais!
Et si je tombe, accours, ouvre cette cachette,
Prends ce rouleau; qu'alors ta main le décachette;
Puis, devant tout le peuple, Antoine, hautement,
Lis mon seul véritable et dernier testament.

ANTOINE.

Il sera fait selon ta volonté.

CÉSAR.

J'y compte.
Ce qui meurt, c'est le corps, tu le sais. On raconte
Que notre âme toujours, notre spectre souvent,
Plane autour de l'ami que nous laissons vivant.
Eh bien! reconnaissante, âme ou spectre, mon ombre
Ne frappera jamais ton front d'une aile sombre! —
Mais parlons d'autre chose, Antoine.

ANTOINE.

Par Pluton!
Tu me roules vivant du Styx au Phlégéthon;

Et tu crois qu'il suffit, quand je suis tout morose,
De me dire : Parlons, Antoine, d'autre chose!
En vérité, j'ai beau vouloir, je reste coi:
Je suis muet! Parlons d'autre chose; et de quoi?
J'étouffe!... Oh! tu n'es pas égayant dans ton style,
Et j'aurais grand besoin de voir danser Bathylle.
Allons, allons, je cours au champ de Mars!... adieu!
Je vais lancer le disque, et m'étourdir un peu.
La clef d'or, dis un mot, je te la restitue;
Mais, vois-tu, pour la prendre il faudra qu'on me tue!

(Il remonte les marches de la galerie.)

CÉSAR.

Tu ne demandes pas si dans mon testament
Je me suis souvenu de toi?

ANTOINE.

Tiens, justement!
Que me laisses-tu, dis?

CÉSAR, montrant le coffre.

Ces vieux livres.

ANTOINE, descendant.

Pardonne;
Mais je préférerais celle qui te les donne.

CÉSAR.

Est-ce que tu connais Cléopâtre?

ANTOINE.

Hélas! non.
Mais je suis amoureux, comme un fou, de son nom:
C'est comme un beau reflet de soleil qui nous dore...
Cléopâtre! cela rayonne. Je l'adore,
Et j'accepte les yeux fermés: je ne crains rien!

CÉSAR.

Tu seras donc toujours Antoine? Adieu, vaurien!

(Antoine sort.)

## SCÈNE VI.

CÉSAR, seul.

Amalgame étonnant! c'est la matière et l'âme,
C'est le jour et la nuit, c'est la cendre et la flamme!
Mais ses larmes, du moins, tremperont mon linceul :
J'en suis sûr. Maintenant que je me trouve seul,
Et pareil au gourmand, dans ses voluptés vives,
Quand il a dit Arrière aux profanes convives,
Banquet de la pensée, apparais enfin, sors!
A moi, Science! à moi, Poésie! O trésors,
Fruits de l'arbre aux rameaux sacrés que j'idolâtre,
A moi! resplendissez!

(Il ouvre le coffre; Cléopâtre en sort, toute rayonnante de pierreries.)

## SCÈNE VII.

CÉSAR, CLÉOPATRE.

CLÉOPATRE.

Julius!

CÉSAR.

Cléopâtre!

CLÉOPATRE.

Salut!

CÉSAR.

Je me trompais, c'est un trésor d'amour !

CLÉOPATRE.

Homère se tairait, moi je vous dis : Bonjour,
César ! — Y perdez-vous ?

CÉSAR.

Oh ! non. Périsse Homère,
Et tous les fils d'Athène avec leur noble mère !
Et vive Cléopâtre, étoile du matin !
Mais la reine d'Égypte à Rome, au Palatin ?
C'est un rêve !

CLÉOPATRE.

César, écoutez, je vous prie :
Deux coffres tout pareils venaient d'Alexandrie.
J'étais dans l'un, parmi les roses, frais cachot ;
Vos poëtes dans l'autre avaient un peu plus chaud.
Mes esclaves sans doute auront pris l'un pour l'autre,
Et chez vous ont porté mon coffre au lieu du vôtre.
Je les ai laissés faire.

CÉSAR.

Oh ! que vous êtes bien
L'aventureuse enfant du fleuve nubien ;
La nymphe qui, nageant parmi les groupes d'îles,
Cueille des fleurs dans l'herbe où sont les crocodiles !
Si le chemin est droit, vous faites un détour,
Et cherchez le péril comme on cherche l'amour !

CLÉOPATRE.

Quand le péril conduit à l'amour, que m'importe ?
Je demande au péril qu'en ses bras il m'emporte !
Vers l'amour, vers César lorsque volent mes pas,

Le dragon de Colchos ne m'arrêterait pas!

CÉSAR.

Vous régnez sur le Nil; mais dans les froides zones,
N'étiez-vous pas jadis reine des Amazones?

CLÉOPATRE.

Ah! la métempsycose! Y croyez-vous?

CÉSAR.

J'y crois.

CLÉOPATRE.

Eh bien! je m'appelais Antiope autrefois.

CÉSAR.

En quel temps?

CLÉOPATRE.

En quel temps? La réponse est aisée :
C'est du temps que les Grecs vous appelaient Thésée.

CÉSAR.

Est-ce tout?

CLÉOPATRE.

Non, vraiment. Je pris un autre corps,
Et je fus Aspasie.

CÉSAR.

Et moi, qu'étais-je alors?

CLÉOPATRE.

Oh! vous le savez bien, car la chose est certaine :
Vous étiez Périclès, la lumière d'Athène!
Ne vous souvient-il plus, vous qui portiez ce nom,
D'avoir en marbre blanc bâti le Parthénon?

CÉSAR.

Rebâti, voilà tout.

CLÉOPATRE.

J'étais fort jalousée!

Vous souvient-il au moins de m'avoir épousée?

CÉSAR.

De vous avoir promis, peut-être?

CLÉOPATRE.

Périclès

Doit tenir sa parole.

CÉSAR.

Ah!

CLÉOPATRE.

Sans nouveaux délais.

CÉSAR.

Soit! Mais si, par malheur pour la métempsycose,
César fort oublieux, — les siècles en sont cause, —
Ne se rappelle pas avoir été jadis
L'illustre Périclès?

CLÉOPATRE, tirant de son sein un médaillon.

Alors, moi je lui dis :
Regardez ce portrait, seigneur, et j'aime à croire
Qu'il pourra seconder un peu votre mémoire.

CÉSAR.

Césarion, mon fils!

CLÉOPATRE.

Oui. Vous ressemble-t-il?

CÉSAR.

Comme tu nous étreins, ô couleuvre du Nil!

CLÉOPATRE.

Je suis veuve, César.

CÉSAR.

C'est ce qui vous amène?

CLÉOPATRE.

Non, seigneur... Mais l'Égypte est province romaine :
C'est à vous de nommer, en place du feu roi,
Celui qui va régner sur l'Égypte... et sur moi.

CÉSAR.

Ah! que la politique au moins soit ajournée!
César, toute la nuit, toute la matinée,
A parlé politique : il voudrait à son tour,
Comme un simple mortel, parler un peu d'amour.

CLÉOPATRE.

C'est aussi l'entretien qu'une amante préfère.
Mais César a perdu la mémoire; qu'y faire?

LE NOMENCLATEUR, ouvrant la porte.

César n'a-t-il pas fait demander à l'instant
Junius Brutus?

CÉSAR.

Oui. Viendra-t-il?

LE NOMENCLATEUR.

Il attend.

(Il sort.)

CLÉOPATRE.

Brutus?

CÉSAR.

Voulez-vous voir ce qu'on nomme un stoïque?

CLÉOPATRE.

Non; je ne me sens point l'âme assez héroïque!
Vrai! — Faut-il que je rentre en mon coffre, César?

CÉSAR.

Croyez-vous nos palais de Rome faits sans art,
Et moins complets que ceux de votre Alexandrie?

(Il ouvre une porte secrète.)

Tenez!

CLÉOPATRE.

La clef, César?

CÉSAR.

Gardez-la, je vous prie;
Mais j'en conserve une autre.

CLÉOPATRE.

On l'espère : sans quoi,
L'on dirait simplement : César, enfermez-moi!

LE NOMENCLATEUR.

Le seigneur Junius Brutus!

CLÉOPATRE.

Oh! je me sauve!
César, prenez bien garde à cette bête fauve!

(Elle sort vivement.)

## SCÈNE VIII.

### CÉSAR, BRUTUS.

BRUTUS.

Pardon! noble César... je vous trouble, je crois.

CÉSAR.

Non. Je vous attendais, Brutus, depuis un mois.

BRUTUS.

A cet excès d'honneur j'étais loin de prétendre.
Sans vous importuner, j'ai cru devoir attendre
Une invitation formelle pour venir.

Le présent vous occupe, et surtout l'avenir :
Votre âme a des projets qui mûrissent en elle,
Et pour nos entretiens l'heure est trop solennelle.

CÉSAR.

Elle est venue!... Il faut, nous expliquant tous deux,
Savoir si nous pouvons dans ces temps hasardeux
Soutenir, étayer l'édifice qui tremble ;
Au besoin même, un jour, le reconstruire ensemble.
Il faut savoir jusqu'où mon vieil attachement
Peut désormais compter sur votre dévouement.

BRUTUS.

Je t'admire, César! ton amitié m'honore :
Sans protestation, sans langage sonore,
Sans lâche flatterie au maître tout-puissant,
Brutus dit à César : Je suis reconnaissant!
Mais en homme de cœur s'il faut que je m'explique,
Mon dévouement, César, est pour la république.

CÉSAR.

Qui donc jusqu'à présent pour Brutus a tout fait?
Est-ce la république, ou César?

BRUTUS.

En effet;
C'est le malheur des temps, je le sais. Jadis Rome,
Seule, récompensait : aujourd'hui, c'est un homme!

CÉSAR.

L'école de Zénon, l'école de Brutus,
Met donc l'ingratitude au nombre des vertus?

BRUTUS.

Non; dis un mot, ma vie est à toi, je l'exhale!
Car tu sauvas ma vie aux plaines de Pharsale;

Tu m'as fait gouverneur de la Gaule, et tu viens
De me nommer préteur!... César, je me souviens.
De plus, au consulat ton pouvoir me désigne.
Mais pourquoi tant d'honneurs? C'est que tu m'en crus digne;
C'est qu'en Brutus, avant qu'il te les demandât,
Tu vis un citoyen rigide, un bon soldat!
L'âme du citoyen, sais-tu qui l'a trempée?
C'est Caton! — Le soldat, qui l'a fait? c'est Pompée!

CÉSAR.

Tu nommes là, Brutus, mes plus grands ennemis.

BRUTUS.

Ces deux héros, vaincus par toi, mais non soumis,
Ne te haïssaient point, César, je te le jure!
C'est la corruption, l'intrigue et le parjure,
Qu'ils abhorraient tous deux!... c'est le titre de roi;
C'est le trône qui monte au-dessus de la loi!

CÉSAR.

Ces dieux Termes, gardiens aveugles des limites,
Ces bornes de nos champs, hé quoi! tu les imites?
Impassible granit dans la terre planté,
Tu crois donc que la vie est l'immobilité?
Regarde, écoute vivre et l'herbe et la broussaille :
Tout s'agite, — le temps marche, le sol tressaille;
La chaîne du passé tombe, ou nous la brisons!
Ne vois-tu pas monter les vastes horizons;
Quelque chose de grand, qui partout se révèle;
Et le monde qui meurt, ou qui se renouvelle?

BRUTUS.

Je vois que la pudeur et que la probité,
Pâles ombres, s'en vont où va la liberté!

Je vois que, chaque jour, dans une route oblique
Ton bras ambitieux pousse la république!
Je vois que, ne pouvant, Rome, te secourir,
Caton pour rester libre a bien fait de mourir!

CÉSAR.

Oh! le pauvre insensé, qui vient au couchant sombre
Demander la lumière, et qui marche vers l'ombre;
Et qui se croit, rêvant les antiques vertus,
Au siècle des Camille et des Cincinnatus!
Oui, leur siècle était grand, peut-être regrettable;
Oui, la simplicité des habits, de la table,
Cette orge qui bouillait sur le plat des Toscans,
Ce peu qu'on avait d'or qui reluisait aux camps,
Annibal sous nos murs plantant sa javeline,
Et nos guerriers debout sur la porte Colline,
Voilà qui défendait au vice d'approcher :
Mais le Nil dans le Tibre est venu s'épancher!...
Et l'or asiatique, aux mains sacerdotales,
A remplacé l'argile étrusque des vestales!
Et le luxe, fondant sur nous comme un vautour,
Venge les nations, et nous dompte à son tour!
La Rome des consuls et de la république
A brisé dès longtemps sa ceinture italique;
Rome a conquis la Grèce, et Carthage, et le Pont;
Rome a conquis l'Espagne et les Gaules! — Répond,
Toi qui ne veux pas voir, comme une mer de lave,
Monter incessamment vers nous le monde esclave!...
Cette ville aux sept monts qu'un dieu même créa,
Est-ce toujours la fille et d'Albe et de Rhéa,
La matrone sévère, ou bien la courtisane?

Ville de Mithridate et d'Ariobarzane,
Ville de Ptolémée et ville de Juba,
Rome est un composé de tout ce qui tomba!
Rome, c'est l'univers... et sa débauche accuse
Marseille, Alexandrie, Athènes, Syracuse,
Et Rhode et Sybaris, fécondes en malheurs,
Et Tarente lascive, au front chargé de fleurs!

BRUTUS.

Puisque tu vois les maux qu'un luxe impur amène,
Rends-nous, César, rends-nous la pauvreté romaine;
N'ouvre plus le sénat à tous ces affranchis
Qui dans nos murs sacrés vinrent, les pieds blanchis!
Lorsque du monde entier Rome est la concubine,
Moi, tout enfant, nourri de l'olive sabine,
Je suis triste et honteux d'avoir au ciel latin,
En naissant, respiré l'air du mont Aventin!

CÉSAR.

Pour se régénérer parmi les races fortes,
Il faut qu'au monde Rome ouvre toutes ses portes!
Cette Rome d'ailleurs, dont je guide l'essor,
N'est plus celle du vieux Papirius Cursor :
Avec plus de jeunesse et plus d'intelligence,
La Rome de César a bien plus d'exigence!...
Ce grand feu qu'alluma l'esclave Spartacus,
La popularité de ces nobles Gracchus,
Catilina qui veut du monde faire un gouffre,
Prouvent qu'il faut guérir l'humanité qui souffre!
Eh bien! ou je m'abuse, ou l'oracle est certain :
César est le mortel choisi par le destin,
Brutus, pour maintenir dans un juste équilibre

Les droits de la noblesse et ceux d'un peuple libre.
Aux volontés des dieux César croit obéir :
S'il s'égare, pardonne, au lieu de le haïr!

BRUTUS.

Moi te haïr! Crois-tu que j'aie en ma poitrine
Un de ces cœurs jaloux que ta gloire chagrine;
Qui voudraient plutôt voir l'empire des Romains
Détruit par l'étranger que sauvé par tes mains?
Non! — la guerre, en des temps sombres comme les nôtres,
Fut moins dure avec toi que la paix avec d'autres;
Et Rome, qui toujours saigne, une plaie au sein,
Ne pourrait se choisir un plus doux médecin!
Mais ces dieux immortels qu'ici ta bouche nomme,
S'ils firent pour toi plus qu'ils ne font pour un homme,
Verrais-tu leur faveur dans Pharsale ou Munda,
Ces deux chênes sacrés que ton glaive émonda?
Trop souvent le courroux des dieux, frappant nos villes,
Désigne le vainqueur dans les guerres civiles!
Oh! ne confonds jamais, enflé de tes exploits,
Ce Vercingétorix, chef des peuples gaulois,
Pharnace qui frissonne au vent de ton épée.
Et Juba le Numide, avec le grand Pompée!...
Car le monde a pu voir, Pompée ayant vécu,
Les dieux pour le vainqueur, Caton pour le vaincu!

CÉSAR.

Tu parles de Caton! Est-ce que je l'outrage?
Non. J'admire et je plains ce héros d'un autre âge;
Et j'aurais volontiers, moi peu stoïcien,
Pris le sang de mon cœur pour ranimer le sien!...
Mais j'ai pensé toujours que cette âme énergique

N'était que vertueuse, et manquait de logique.
Caton pour quelques-uns voulait la liberté :
Moi je la veux pour tous!... je suis l'Humanité!

BRUTUS.

Caton, c'était la loi!

CÉSAR.

La loi du monde antique :
Elle est morte avec lui dans les remparts d'Utique!
Et si Brutus est gendre et neveu de Caton,
Il a trempé sa lèvre aux sources de Platon.
Brutus, ce noble esprit, cette âme douce et grave,
Où du maître immortel la parole se grave,
Doit comprendre aujourd'hui que le temps est venu
De jeter un manteau sur l'homme pauvre et nu!
On voit trop de haillons mêlés aux laticlaves!...
L'antique liberté n'a fait que des esclaves!

BRUTUS.

Au bandeau des Tarquins tu n'as pas renoncé!

CÉSAR.

L'homme de l'avenir ne veut rien du passé,
Du passé, chose morte, et qui n'est à personne.
Pas même à Jupiter! — Voyons, ami, raisonne :
Oh! non, je ne tiens pas à ce titre de roi;
Mais ce que dit l'oracle universel, j'y croi!
Tu le sais bien, ce titre est nécessaire à l'homme
Par qui s'accompliront les grands destins de Rome;
Et, pour fonder l'État qui ne doit pas finir,
L'âge qui s'ouvre attend le roi de l'avenir!
Or, quand j'affirme ici d'une voix prophétique
Qu'un roi seul peut dompter la horde asiatique

Comme fait la prêtresse au mont Capitolin,
Je déroule un feuillet du livre sibyllin!
On dit que, profanant sa main pontificale,
Chaque jour, à plaisir, Julius intercale
Une prédiction aux volumes divins.
Mais laissons le mensonge et tous les propos vains
Aux calomniateurs que notre gloire efface!
Quand César et Brutus se parlent face à face,
Les dieux prêtent l'oreille et se penchent sur eux,
Qui vont faire le monde heureux ou malheureux!

BRUTUS.

La gloire de César est-elle si vulgaire
Qu'il faille l'illustrer d'une nouvelle guerre?
* Et devons-nous couvrir sans cesse, ô dieux cléments,
* Ces vastes régions de nouveaux ossements?
* Au fond de ses déserts laisse un peuple barbare :
* Te gêne-t-il? Quelle est la route qu'il te barre?
* Il t'a fallu dix ans pour dompter les Gaulois;
* Dix ans pour revenir plus fort contre les lois!
* N'es-tu donc point dans Rome assez puissant encore?
* Et quand tu vas soumettre Orodès et Pacore,
* Est-ce pour mieux nous vaincre et nous assujettir?
* Le joug, trop lourd déjà, doit-il s'appesantir?

CÉSAR.

* D'un si pauvre dessein, quoi! Brutus me soupçonne?

BRUTUS.

* Oui; car tu ne feras jamais croire à personne
* Que César, le vainqueur des Gaulois, des Germains,
* Prenant au sérieux tous ces jeunes Romains
* Qui font la guerre au Parthe en buvant du Massique.

* Aille venger Crassus jusqu'au golfe persique.
* Dans ce pays farouche où l'orgueil l'entraîna,
* Que sa tête demeure aux mains de Suréna :
* Ce lugubre trophée abaisse-t-il, en somme,
* La gloire de César et la grandeur de Rome?

CÉSAR.

Tu dis vrai. Cette guerre est un prétexte ici;
La véritable cause, écoute, la voici :

(Conduisant Brutus vers une table où il déroule une carte géographique.)

Je puis la dire à toi, dont le génie est ferme,
Dont l'âme vigoureuse à la crainte se ferme.
As-tu parfois, pensif et le cœur soucieux,
Sur la carte du monde, ami, jeté les yeux?
As-tu suivi du doigt, surtout de la pensée,
Cette ligne qu'avec leurs glaives ont tracée,
Plus intelligemment que n'eût fait le hasard,
Ces trois hommes : Sylla, Marius et César?

BRUTUS.

Oui, souvent.

CÉSAR.

Bien. — Après cette ligne, dans l'ombre,
Dis, qu'ont vu tes regards? Des nations sans nombre,
Où tout semble mystère, et les noms et les mœurs;
Océan dont César entend seul les rumeurs;
Peuples tout frissonnants, qui, de leur nuit profonde,
Contemplent, éblouis, Rome, soleil du monde!
Eh bien! ce que tu vois sur la carte ébauché,
Moi, je l'ai vu réel, du doigt je l'ai touché.
Un jour (ce jour n'est pas loin du temps où nous sommes),
Ces populations, vaste déluge d'hommes,

Rompront cette frontière, éclatant baudrier
Que Rome, forte encor, noue à son flanc guerrier!
Alors apparaîtront ces multitudes vagues,
Sombres, pressant leurs flots, comme la mer ses vagues :
De l'aurore au couchant, mille fleuves humains
Pousseront devant eux Parthes, Scythes, Germains,
Les races du Midi, peuplades abhorrées,
Et les durs habitants des mers hyperborées;
Formidables tribus, sauvages conquérants
Qui roulent sur des chars leurs pénates errants,
Et qui dans nos cités viendront, hôtes funèbres,
Sur les clartés de Rome épancher leurs ténèbres!! —
Mais ces futurs vainqueurs nous sont-ils inconnus?...
N'a-t-on pas vu déjà les Gaulois de Brennus
Du sacré Capitole envahir les portiques?
N'a-t-on pas vu le chef de ces hordes celtiques,
Exigeant la rançon du peuple souverain,
Jeter son fer pesant dans le plateau d'airain,
Et nos pères conscrits, chargés d'ans et de gloire,
Impassibles, mourir sur leurs siéges d'ivoire?
N'a-t-on pas vu déjà, l'un à l'autre liés,
Les Cimbres, se couchant sur leurs grands boucliers,
Altérés de carnage, affamés de rapines,
Glisser du haut des monts aux plaines cisalpines?
Si Marius, mon oncle, au cœur jeune, au bras fort,
N'eût soutenu le poids de ce torrent du Nord,
Et si, le refoulant jusqu'aux glaces du pôle,
A Rome chancelante il n'eût prêté l'épaule,
Tout périssait : nos lois, nos sciences, nos arts;
Et je ne fondais pas l'empire des Césars!

(Quittant la table.)

Eh bien! je ne veux pas que Rome un jour s'efface,
Et que l'obscurité sur la terre se fasse! —
Le temps est précieux, le péril est urgent:
Aussi j'appelle à moi tout homme intelligent.
Cette expédition, tu me vois l'entreprendre
Non pour venger la mort de Crassus, et reprendre
Ce que sur nous le Parthe a conquis de drapeaux;
Mais pour donner au monde un siècle de repos! —
Le Parthe anéanti, je disperse, et rejette
Dans la mer Caspienne et le Dace et le Gète;
Et, vers le Tanaïs poursuivant mon chemin,
Du Caucase au Danube et du Suève au Germain,
Dans leurs noires forêts, sur leurs montagnes chauves,
Je subjugue ou détruis toutes ces races fauves!...
Puis, ayant balayé le Nord, avant cinq ans
Je reviens par la Gaule aux rivages toscans. —
Mais, pendant cette longue et dernière campagne,
Qui donc va contenir et l'Afrique et l'Espagne?
Toi! Qui va gouverner du Tibre jusqu'au Rhin?
Toi, Brutus, toi, le vrai, l'unique souverain!
César, ne craignant plus les discordes civiles,
Sera ton conquérant et ton preneur de villes!

BRUTUS.

César, tu m'éblouis; ton langage vainqueur
Fait que la volonté chancelle dans mon cœur!...
Mais, loin de tes clartés, souffre au moins que je sonde
Ce ténébreux chaos dont tu veux faire un monde,
Et que sur les penseurs mon œil longtemps fixé
Éclaire mon esprit au flambeau du passé.

CÉSAR.

Consulte donc, Brutus, leurs cendres endormies;
Mais, sans prêter l'oreille à des voix ennemies,
(Lui mettant la main sur l'épaule.)
Interroge ton cœur : c'est le bon conseiller!...
Celui-là, j'en suis sûr, ne veut pas nous brouiller.
(Il lui donne la main.)

BRUTUS.

Adieu.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, BYRRHA.

CÉSAR.

Que me veut-on? Quoi! sans que je l'ordonne,
Quelqu'un pénètre ici?

BYRRHA.

Que César me pardonne...
Serais-je trop hardi, si je lui rappelais
Qu'il m'a permis d'entrer à toute heure au palais?

CÉSAR.

Bien. — Au revoir, Brutus. Songe au salut de Rome!

BRUTUS.

Pourquoi César est-il presque un dieu, plus qu'un homme?
(Il sort.)

## SCÈNE X.

### CÉSAR, BYRRHA.

BYRRHA.

Un message.

CÉSAR.

De qui?

BYRRHA.

De Cythéris.

CÉSAR.

A moi?

(Il ouvre la lettre.)

Deux feuilles de laurier au lieu d'une! pourquoi?

BYRRHA.

Parce que deux dangers te menacent.

CÉSAR.

Mon brave,

Lesquels?

BYRRHA.

Lis ces deux noms.

CÉSAR.

Ah! Cléopâtre, — Octave!

BYRRHA.

Cléopâtre est entrée hier, j'en suis certain,
Par la porte Capène; Octave, ce matin.

CÉSAR.

Merci. Ma prévoyance égalera la vôtre.

L'un de ces deux dangers m'était connu; mais l'autre,
Je l'ignorais encor. Sois calme, j'ai compris.
Va; je remercierai moi-même Cythéris.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

# ACTE III.

## CHEZ BRUTUS.

Un cabinet de travail. Des livres, des manuscrits, des sphères. Les bustes en marbre de l'ancien Brutus et de Caton d'Utique. Une lampe allumée sur une table, à côté d'un livre ouvert et d'une épée nue. — Au fond du théâtre, une porte fermée d'un rideau, et donnant sur un jardin. Deux portes latérales, l'une conduisant à l'appartement de Porcia, l'autre communiquant à l'atrium.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### BRUTUS, CASSIUS.

CRIS, au dehors.

César ! vive César !

CASSIUS.

Toujours, toujours ce nom ! —
Ne suis-tu pas César aux Lupercales ?

BRUTUS.

Non.

CASSIUS.

Tu l'aimes cependant ?

BRUTUS.

César m'a laissé vivre :
C'est un ami; pourtant je ne veux pas le suivre.
Mais puisque vous deviez accompagner ses pas,

Suivez-le, Cassius; je ne vous retiens pas.

CASSIUS.

Brutus! J'étais aussi de vos amis, naguères?...

BRUTUS.

Vous en êtes toujours, certe, et des moins vulgaires.

CASSIUS.

Pardonne si j'en ai douté, pardonne, ami,
Si je n'ose le croire encore qu'à demi...
Je me trompais, tant mieux!

(Acclamations lointaines.)

BRUTUS.

Qu'est cela?

CASSIUS.

Tu l'ignores

BRUTUS.

Non.

CASSIUS.

César a pour lui des poitrines sonores!

BRUTUS.

J'ai peur qu'il cède au peuple, ou le peuple à César!

CASSIUS.

Il ne faut qu'un moment, il ne faut qu'un hasard...
S'ils le proclamaient roi, Brutus?

BRUTUS.

Je le redoute.

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas qu'il le fût?

BRUTUS.

Non, sans doute.

CASSIUS.

Oh! si tu pouvais lire en mon âme!

BRUTUS.

Pourquoi?
Veux-tu me confier quelque secret, dis-moi?

CASSIUS.

Oui.

BRUTUS.

S'il est question d'une chose qui tende
Au bien de la patrie, — avant que je t'entende,
Mets Rome d'un côté, mets de l'autre un cercueil,
Je les regarderai tous les deux du même œil!...
Car, dans ce triste siècle où tout chancelle et tombe,
J'aime Rome encor plus que je ne crains la tombe!

CASSIUS.

En douter, moi! te faire un si cruel affront,
Quand l'âme des Brutus rayonne sur ton front!
Oh! je vais te parler de choses bien amères,
De Rome vénérable entre toutes les mères,
De Rome qui se meurt sous un joug étouffant,
De Rome, dont Brutus est le plus noble enfant!

BRUTUS.

Le plus noble? C'est vrai, ma famille est ancienne.
Mais Cassius, mon frère, oublierait-il la sienne,
Et les champs de bataille où son courage a lui?
Brutus est dans les camps moins illustre que lui.

CASSIUS.

Non; dis que ma poitrine au seul mot d'honneur vibre;
Que je suis, comme toi, né citoyen et libre;
Que je hais les tyrans, comme toi, plus que toi,

Car je ne veux pas voir d'homme au-dessus de moi :
Car je ne saurais vivre esclave, et reconnaître,
Moi, vieux patricien, dans mon égal, un maître!

BRUTUS.

* Tu parles de César?

CASSIUS.

* Est-il donc plus que nous,
* Cet homme, pour vouloir qu'on le serve à genoux?
* Non! ce n'est qu'un mortel! — Dans un jour de tourmente
* Où du Tibre le vent fouettait l'onde écumante,
* Après avoir lancé disques et javelots,
* Poudreux, César et moi, nous regardions les flots.
* César me dit : « Du champ de Mars à l'autre rive,
* Veux-tu voir de nous deux qui le premier arrive? »
* Dans le Tibre aussitôt m'élançant tout vêtu,
* Je crie : « Et toi, César, suis-moi donc. Oses-tu? »
* Fatigué, haletant, sans même qu'il balance,
* Derrière moi César dans le gouffre s'élance...
* Peut-être on t'a conté ce défi hasardeux,
* Où nous devions cent fois trouver la mort tous deux?
* Le fleuve, qui battait ses ponts, — de leurs arcades
* S'échappait, bondissant, en bruyantes cascades;
* Mais, nageant côte à côte au plus fort du torrent,
* Nous, d'un courage égal, nous fendions le courant;
* Lorsque, près d'un écueil où le sable bouillonne,
* César, entraîné, cède au flot qui tourbillonne,
* Et je l'entends crier, sous la vague éperdu :
* « Cassius! Cassius! à moi!... je suis perdu! »
* Mais comment le sauver? j'allais périr moi-même!—
* Enfin, dans un effort désespéré, suprême,

* Je regagnai la rive... Alors je vis César
* Emporté, chose inerte, et roulant au hasard
* Comme un saule arraché qu'avec sa jaune arène
* Le Tibre pousse et jette à la mer de Tyrrhène!
* Par bonheur, se risquant dans un frêle bateau,
* Un pêcheur court à lui, le prend par son manteau,
* Et le ramène au bord. — Brutus, celui qu'on nomme
* Le dieu, le Jupiter!... il était moins qu'un homme.
* Livide comme un front que la tombe a touché,
* Un peu plus, il mourait sur la terre couché,
* Ainsi qu'un marinier du port, couvert de bure,
* Ainsi qu'un mendiant du quartier de Suburre!
* Et tandis qu'il gisait, immobile, râlant,
* J'étais resté debout, respirant et parlant!
* Eh bien! c'est moi qui suis la vile créature,
* Et César est l'auguste et sublime nature!
* On dirait que, formé d'un plus noble métal,
* César est la statue, et moi le piédestal!...
* Cet orgueilleux César peut être un dieu pour Rome,
* Mais pour moi, Cassius, ce n'est plus même un homme!

(Cris du peuple au dehors.)

Vive César!

BRUTUS.

Encore une acclamation!

CASSIUS.

Rome est devant César en adoration!
Il me semble pourtant qu'en des jours plus prospères
Nous avons entendu souvent dire à nos pères
Que Rome, dans ses murs, vit jadis un Brutus
Qui n'aurait pas souffert un César...

BRUTUS.

Cassius,
Que pour moi vous ayez une amitié de frère,
Je n'en veux point douter; j'en suis sûr, au contraire.
Qu'en ce triste moment vous me parliez au nom
De votre conscience, en douterai-je? Non.
Si nos aïeux, ouvrant leur pesante paupière,
Pouvaient se réveiller dans leurs couches de pierre,
Ces hommes du passé que la tombe engourdit
Me diraient, je le crois, ce que vous m'avez dit.
Mais par cette amitié, compagne fraternelle,
Qui nous a vus grandir à l'ombre de son aile,
Par nos aïeux, dormant dans leur sacré linceul,
N'insiste plus, ami : je veux réfléchir seul.
Tes paroles, au fond de mon cœur je les grave;
Dans un recueillement silencieux et grave,
J'en développerai chaque mot, pour savoir
Si leur sens véritable est conforme au devoir.
Avec ma conscience il faut que je discute;
Puis, l'arrêt une fois prononcé, j'exécute!
Mais, pris dans mon devoir comme dans un réseau,
Va, j'aimerais mieux être un berger d'Arezzo,
Un simple villageois d'Arpinum, peu m'importe,
Que d'avoir ce grand nom, lourd fardeau que je porte!—
Avant de renouer un si grave entretien,
Je vais creuser mon cœur... Ami, creuse le tien;
Vois si toute vengeance impure en est bannie,
Si véritablement tu hais la tyrannie;
Et demande-toi bien, en homme de ton rang,
Si tu n'abhorres pas encor plus le tyran?

La haine et le devoir ne peuvent se confondre...
Adieu : mon premier mot sera pour te répondre.

CASSIUS.

Je l'attends. Que les dieux punissent les pervers!
Songe à Rome, Brutus, et songe à l'univers !

Il sort.

## SCÈNE II.

BRUTUS, seul.

Il s'assied, pensif, devant la table où se trouvent le livre et l'épée.

D'une voix qu'aujourd'hui le reproche accentue,
Pour me déterminer tout parle, homme et statue!
Et j'entends murmurer, comme font les remords,
La bouche des vivants et la bouche des morts!...
C'est le même langage, en tous lieux, à toute heure,
La même obsession... oui, toujours :
« Rome pleure!
« Dans Rome tout est mort, et courage et vertus! —
« Ah! si Brutus vivait! — Non, tu n'es pas Brutus! »
Faut-il que sans repos cette voix retentisse?
Encore ce matin, en rendant la justice,
Au Forum, sur mon siége auguste de préteur,
J'ai trouvé ce billet... non, cet accusateur!—
Platon... bouche divine, où la sagesse abonde
Comme le miel aux flancs de la ruche profonde,
Écho religieux de l'antique vertu,
Grave et doux conseiller... parle aussi. Que dis-tu?

(Il lit.)

« Souvent le droit chemin se courbe en route oblique;
« Souvent le protecteur de la chose publique
« Quand il est le plus fort veut être le plus grand,
« Et le sauveur d'un peuple en devient le tyran.
« Sa marche, la voici : pendant l'ouragan sombre,
« Il crie aux passagers que le navire sombre;
« Et, redoublant ainsi l'universel effroi,
« Il prend le gouvernail, se fait pilote... et roi! »
Oui, comme toi, César! — Lorsqu'à peine nos villes
Respiraient, au sortir des tempêtes civiles;
Quand, sous la cendre tiède encore, un seul charbon
Pouvait être Sylla, Marius ou Carbon,
De frayeur en frayeur, la folle multitude
A tes genoux sacrés tomba de lassitude;
Et, seul maître aujourd'hui, nos lois tu les enfreins,
A ton ambition tu lâches tous les freins;
Car, usurpant des rois la couronne et la stole,
Tu veux, le sceptre en main, t'asseoir au Capitole! —
Mais je t'écoute, parle, oracle aux lèvres d'or!

(Il lit.)

« Ce qui fait le tyran plus dangereux encor,
« C'est que, pour affermir sa couronne usurpée,
« Dans son manteau de pourpre il cache son épée,
« Et pendant quelques jours, souriant et flatteur,
« Marche seul et sans garde, en pacificateur;
« C'est que, facile à tous et fécond en promesse,
« Son langage est plus doux que les flots du Permesse;
« C'est qu'il a des accents mélodieux, des mots
« Qui vont au cœur du peuple et tempèrent ses maux. »

Toujours César! ainsi je le vois se conduire.
Aujourd'hui n'a-t-il pas tenté de me séduire,
Lorsque, prêt à jeter au monde ses défis,
Il me disait : Brutus! comme il eût dit : Mon fils!
Lisons :
« Fléau du riche, entre les prolétaires.
« Ainsi qu'un patrimoine, il partage les terres;
« Et quand par la victoire ou la transaction
« Il a consolidé sa domination,
« N'ayant plus d'ennemis ou ne les craignant guère,
« Il sait entretenir des semences de guerre,
« Pour que les citoyens sentent dans leurs dangers
« Qu'ils ont besoin d'un chef contre les étrangers. »
Oh! c'est bien là César!... Quand sa main colossale
A vaincu la noblesse et Pompée à Pharsale,
On le voit, remettant l'épée au ceinturon,
Par sa clémence habile enchaîner Cicéron!
Et l'oracle aujourd'hui, César, veut que tu partes,
Le diadème au front, pour subjuguer les Parthes.
Mais je lis dans ton cœur à ce divin flambeau!...
Et, depuis trois cents ans couché dans le tombeau,
Platon, ce dieu mortel, se lève pour te dire :
« César, prends garde à toi, Rome va te maudire!
« César est un tyran! »
Les tyrans, ô Platon,
Quand on les a maudits, comment les punit-on?
En vain je te consulte, incliné sur ton livre,
Platon; tu ne dis point comment on s'en délivre!...
Mais il est un moyen sûr et terrible, un seul!
Qui me fut enseigné par Brutus, mon aïeul.

(à Straton.)

Va dire à Cassius que je l'attends.

STRATON.

Oui, maître.

## SCÈNE III.

### BRUTUS, PORCIA.

BRUTUS, apercevant Porcia.

Porcia!

PORCIA.

Porcia vous dérange peut-être?
Naguère, à ce flambeau qui pour nous deux veillait,
J'aurais lu près de vous sur le même feuillet.
Faut-il donc maintenant que je vous interrompe?
Quoi! j'entre, et vous cessez de lire!... Ou je me trompe,
Ou ce livre est celui que méditait Caton :
*La République*, songe immortel de Platon.
Mais je suis pour Brutus une femme ordinaire;
Et ce livre inspiré que le sage vénère,
Trésor qu'un faible esprit jamais n'apprécia,
Semblerait trop sévère aux yeux de Porcia!

BRUTUS.

Je ne vous confonds point avec les autres femmes.
Non; votre âme est sublime entre toutes les âmes!
Et les dieux, Porcia, vous firent d'un métal
Ferme comme l'acier, pur comme le cristal!...
Vous savez que ce livre est ma plus chère étude :
Je l'ai devant mes yeux, selon mon habitude.

PORCIA.

Ce fer qui pèse nu sur le volume ouvert,
Depuis qu'il est rouillé de sang, restait couvert...
Pourquoi l'avoir exprès détaché des murailles,
Ce glaive que plongea dans ses nobles entrailles
Mon père, qu'un vainqueur menaçait du pardon?...
Ce livre et cette épée ensemble, pourquoi donc?

BRUTUS.

C'est un hasard!

PORCIA.

Je veux savoir si Brutus m'aime.
Depuis deux ou trois jours Brutus n'est plus le même;
Celui que j'ai connu l'œil doux, calme, serein,
Est maintenant rêveur, impatient, chagrin!
Hier, pendant le souper, inquiet et farouche,
Vous avez brusquement déserté votre couche;
Puis, murmurant des mots que je n'entendais pas,
Après avoir marché quelque temps à grands pas,
Vous êtes descendu, pensif et taciturne,
Au jardin, tête nue; et la bise nocturne
Soufflait dans vos cheveux, sans pouvoir rafraîchir
Votre front, qui, brûlant et lourd, semblait fléchir!

BRUTUS.

Je suis souffrant; de là mon humeur qui s'altère.

PORCIA.

Est-ce donc un régime alors bien salutaire,
Et cette promenade est-elle sans danger,
Pendant les froides nuits de mars, dans un verger,
A l'heure où le malade, en sa couche de flamme,
Implore le sommeil, ce bain sacré de l'âme?

J'en appelle à Brutus, homme sincère et franc :
C'est de l'âme et non pas du corps qu'il est souffrant !...
Eh bien ! par notre amour, par mon titre d'épouse,
Ce mal dont vous souffrez, Brutus, j'en suis jalouse ;
J'en veux ma part ; ami, je l'implore à genoux !...
Par le sang de mon père ici penché sur nous,
Par la chaîne immortelle et sainte qui nous lie,
Ne me refusez pas, oh ! je vous en supplie,
La moitié d'un secret, morne et pesant linceul
Qui vous écrasera, si vous le portez seul !

BRUTUS.

Vous à mes pieds, grands dieux ! Suis-je donc votre maître ?

PORCIA.

Si vous étiez pour moi ce que vous devez être,
Je n'aurais pas besoin de tomber à vos pieds.
Lorsque l'encens fumait sur les divins trépieds,
Lorsque, suivant le rit ancien, nous divisâmes
Le gâteau de froment qui mélange deux âmes,
Est-ce que le flamine, exprès pour notre hymen,
Fit cette exception à l'usage romain,
Que le soleil toujours sur ma tête ravie
Luirait, multipliant les roses de la vie ;
Que, faite pour la joie et le rayonnement,
Chez toi, noble Brutus, je serais seulement
L'éclair de ton foyer, le parfum de ta couche,
L'harmonieux écho des accents de ta bouche ?...
Ah ! s'il en est ainsi, depuis ce triste jour
J'ai vécu sans franchir le seuil de ton amour !
Et moi, rigide enfant de la terre sabine,
Je ne suis plus ta femme, et suis ta concubine !

BRUTUS.

Oh! vous êtes encor la femme de Brutus,
L'épouse au cœur solide, aux antiques vertus;
Celle qui tant de fois a versé le dictame
Sur les déchirements si profonds de cette âme;
Celle par qui toujours le fardeau s'allégea!

PORCIA.

S'il était vrai, Brutus, je saurais tout déjà.
Je suis une femme, oui, mais d'origine ancienne...
Cette femme, Brutus l'a prise pour la sienne;
Cette femme, — dans Rome enfin l'ignore-t-on? —
Se nomme Porcia, la fille de Caton!
Crois-tu qu'elle n'ait point de cœur, et dégénère,
Femme d'un tel époux et fille d'un tel père? —
Ainsi donc, cher Brutus, livre-moi ton dessein,
Et je l'enfermerai dans l'ombre de mon sein;
Et, j'en fais le serment, si jamais la torture,
Effrayante, plus forte en moi que la nature,
Voulait m'ouvrir la bouche avec ses doigts ardents,
Brutus, je couperais ma langue entre mes dents!

BRUTUS.

Viens, ma noble compagne, au cœur sûr et fidèle!..
Vous l'entendez, ô dieux! Rendez-moi digne d'elle!

On frappe en dehors.

On frappe.

PORCIA.

Cassius, sans doute?

BRUTUS.

Oui.

PORCIA.

Mais pourquoi?

BRUTUS.

Nous avons à causer ensemble: éloigne-toi.

PORCIA.

Brutus de Porcia doute encore peut-être?...
Tant mieux! Ce que je suis, tu pourras le connaître.

STRATON, à Cassius.

Entrez, seigneur.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, CASSIUS.

CASSIUS.

(A Brutus.)

Salut, Porcia! Me voici.
J'aurais pensé, Brutus, vous trouver seul ici.

PORCIA.

Je vous gêne, seigneur?

CASSIUS.

Pardonnez...

PORCIA.

Je vous laisse.

(Elle sort.)

## SCÈNE V.

CASSIUS, BRUTUS.

CASSIUS.

Tu m'as fait demander?

BRUTUS.

Oui, selon ma promesse.

CASSIUS.

Et tu vois que j'accours, fidèle à mon serment.

BRUTUS.

Bien !

CASSIUS.

As-tu réfléchi?

BRUTUS.

Longuement, mûrement.

CASSIUS.

Eh bien donc, maintenant que penses-tu de l'homme
Dont nous parlions tantôt?

BRUTUS.

C'est l'ennemi de Rome!

CASSIUS.

A quel moyen crois-tu qu'il faille recourir?
Quel est ton sentiment?

BRUTUS.

Je crois qu'il doit mourir

CASSIUS.

Quand cela?

BRUTUS.

Le plus tôt sera le mieux sans doute;
Car depuis que ta bouche, oracle que j'écoute,
M'a parlé de César comme d'un ennemi,
Depuis ce temps, sais-tu que je n'ai pas dormi?...
Et bien certainement, avant que César meure,
Je ne dormirai pas!

CASSIUS.

Il faut donc hâter l'heure.

(Il va à la porte.)

BRUTUS.

Que fais-tu?

CASSIUS.

Venez tous!

BRUTUS.

Les conjurés?

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, CASCA, CIMBER, TRÉBONIUS, CINNA, RUGA, GURGÈS, ALBINUS, SPURIUS, LIGARIUS.

TOUS.

Brutus,
Salut!

BRUTUS.

Je les connais sans doute, Cassius?

CASSIUS.

Oui, tous; et dans leurs rangs pas un qui ne t'admire;
De ces nobles Romains pas un qui ne désire,
L'œil tourné vers Brutus dans le péril commun,
Que tu penses de toi ce qu'en pense chacun! —
Voici Casca.

BRUTUS.

Salut!

CASCA.

Que Jupiter vous garde!

CASSIUS.

Ligarius.

BRUTUS.

Il est le bienvenu.

CASSIUS.

Regarde :
Trébonius, Cimber, Spurius, Albinus,
Cinna, Gurgès, Ruga.

BRUTUS.

Tous sont les bienvenus.

(Bas, à Cassius.)

Et pourtant j'en aurais, ami, préféré d'autres.
Tu pouvais mieux choisir.

CASCA.

Donc vous êtes des nôtres?

BRUTUS.

Vous me le demandez, vous que le dictateur
Hier devant ses pas vit marcher en licteur?

CASCA.

Oui ; mais je veux bientôt, sans que ma voix se lasse,
Crier : Mort à César! comme je criais : Place!

BRUTUS.

Vous le condamnez tous après mûr examen?

LES CONJURÉS.

Tous!

BRUTUS.

Mettez donc alors une main dans ma main.

CIMBER.

Oui, Brutus! et jurons d'accomplir notre tâche!

BRUTUS.

Point de serments! ils sont inutiles au lâche
Comme à l'homme de cœur! Si les plus saints contrats,
Foulés aux pieds dans Rome avec nos magistrats;
Si la chose publique, édifice qui tombe;
Si nos libres aïeux s'indignant dans leur tombe;
Si tous ces pleurs de rage et tous ces cris plaintifs
Sont pour frapper César de si faibles motifs
Qu'il faille encor chercher, ployant sous les outrages,
De plus solides nœuds pour lier nos courages;
Si, lorsque nous devons marcher résolûment
Dans la route qui mène à l'accomplissement,
De grands mots à la bouche et rien au cœur, nous sommes
De fantasques enfants, au lieu d'être des hommes, —...
Cachons-nous, et, tremblants, mornes, le front courbé,
Laissons Tarquin debout sur le peuple tombé!
Au contraire, nous tous, débris de tant de guerres,
Si nous sommes, non pas des conjurés vulgaires,
Mais de bons citoyens indignement trahis,
Dont la vertu consiste à sauver leur pays;
Des hommes vraiment forts, purs de toute rancune,
Qui n'eurent point de haine, ou n'en gardent aucune,
Et qui, sacrifiant leurs intérêts privés,
Brisent les fers de Rome avant qu'ils soient rivés :
Alors, jusqu'à ce jour nous qui temporisâmes,
Ne faisons retentir de serments qu'en nos âmes,
Sûrs qu'à l'instant marqué Rome pourra nous voir,
Exécuteurs pieux, remplir notre devoir!
Laissons jurer ceux-là qui, dans leur cause injuste,
S'abritent du serment comme d'un voile auguste!

Qu'ils jurent sans tenir! — Ne jurons pas, amis;
Chacun de nous tiendra tout ce qu'il a promis!

CASCA.

Frapperons-nous César sans frapper aucun autre?

CASSIUS.

Il faut, — c'est mon avis, disons chacun le nôtre, —
Que Marc-Antoine, ami de César, son bras droit,
Périsse avec César et tombe au même endroit!

BRUTUS.

Laissez-moi vous parler : faut-il que l'on nous voie
Entrer profondément dans la sanglante voie?
C'est assez d'un cadavre, amis, et d'un linceul :
César est condamné; qu'il meure donc, mais seul!
A l'esprit de César si nous pouvions atteindre
Sans passer par ce cœur où nos fers vont se teindre,
L'esprit seul est coupable, on le tuerait alors!...
Mais pour tuer l'esprit, il faut tuer le corps!
Loi sévère et fatale, et pourtant c'en est une!
Puisqu'il le faut, tuons César et sa fortune...
Frappons, mais sans colère, avec tranquillité,
Comme ferait la main de la Nécessité! —
Alors devant le monde et l'avenir immense,
Car l'immortalité pour nous déjà commence,
Nous serons, remettant nos glaives aux fourreaux,
Des sacrificateurs, et non pas des bourreaux! —
Antoine, c'est le bras de César; mais qu'importe?
Le bras ne peut plus rien lorsque la tête est morte!

TRÉBONIUS.

Eh bien! il sera fait, Brutus, comme tu veux.
Qu'Antoine en pleurs s'arrache à deux mains les cheveux

Sur le corps de César qu'il aime, — c'est possible :
Les hommes de plaisir ont le cœur très-sensible!...
Mais la rose bientôt se mêle aux noirs cyprès.
Antoine va gémir d'abord : huit jours après,
Ivre, et se consolant comme un fils du Bosphore,
Antoine embrassera la gigantesque amphore.

CIMBER.

Antoine vivra donc?

BRUTUS.

Qu'il vive!

CASSIUS.

Quel péril!

CIMBER.

César tombera seul; mais quand tombera-t-il?

CASCA.

Les dieux même ont fixé le jour : pendant la fête
Vous avez entendu cette voix de prophète,
Lorsque le dictateur descendait de son char :
« Crains les ides de mars! » cria-t-elle à César.

BRUTUS.

Dieu vengeur! dans ce mois guerrier où tu présides,
O Mars, nous adoptons le jour sacré des ides.
En ce jour-là, d'ailleurs, un sénat déloyal,
Enveloppant César dans le manteau royal,
Veut lâchement baiser la main qui nous opprime :
La peine au vol rapide, amis, suivra le crime!

CIMBER.

Est-ce là votre avis, Brutus?

BRUTUS.

C'est mon avis

CIMBER.

Tant mieux! car c'est le mien : aussi vrai que je vis!

(Deux coups frappés à la porte.)

CASSIUS.

On frappe!

BRUTUS.

Oui.

RUGA, effrayé.

Plus un mot!

CIMBER.

Tiens! l'usurier frissonne!

CASSIUS.

Attendez-vous quelqu'un, Brutus?

BRUTUS.

Moi, non, personne.

RUGA.

Qui peut venir?

STRATON, entrant.

Seigneur...

BRUTUS.

Eh bien! que me veut-on?

STRATON.

Le noble Julius César.

TOUS.

Lui!

BRUTUS.

Lui, Straton?

STRATON.

Lui-même.

TOUS.

Oh!

CASSIUS.

Seul?

STRATON.

Oui, seul. Il est dans cette salle.

CASSIUS.

Nous allons donc venger les hontes de Pharsale!

CIMBER.

Némésis nous l'envoie!

TRÉBONIUS.

Il ne peut échapper!

CIMBER.

La fortune est pour nous!

CASCA.

C'est l'instant de frapper!

BRUTUS.

Qui parle ainsi? Qui donc ose dire à voix haute
Qu'on frappera César au foyer de son hôte?
Que César chez Brutus n'est pas en sûreté?
Que chez Brutus le meurtre est l'hospitalité?...
Non! tel qu'il est venu, libre de toute injure,
César au Palatin rentrera, je le jure!
Dussé-je, en l'escortant, voir moi-même aujourd'hui
La porte du palais se refermer sur lui!
Descendez au jardin; surtout faites en sorte
Que pas un glaive, amis, de son fourreau ne sorte...
Oh! n'allez rien tenter, car vous trouveriez tous
Ce fer et ma poitrine entre César et vous!

CASSIUS.

A ton choix!

BRUTUS, à Straton.

Fais entrer.

CASSIUS.

Tu ne veux pas qu'il meure?...

BRUTUS.

Non.

(Les conjurés sortent par la porte du fond.)

## SCÈNE VII.

### BRUTUS, CÉSAR.

BRUTUS.

Sois le bienvenu, César, dans ma demeure.

CÉSAR.

Tu m'as promis, Brutus, une réponse. Eh bien?

BRUTUS.

Je vais te la donner.

CÉSAR.

Voilà pourquoi je vien.

BRUTUS.

Merci, César!

CÉSAR, voyant le livre de *la République.*

Mon âme est pleine d'allégresse!
Brutus s'est inspiré du sage de la Grèce;
Et ce livre, tracé par l'immortel crayon,
Est comme le soleil au sublime rayon.
Oh! je le savais bien, quand tu lirais ces pages,
Lumières des sénats et des aréopages,
Je savais bien, ami, qu'à de certains portraits,

Indigné, frissonnant, tu les reconnaîtrais
Ces cruels échansons, ministres de colère,
Qui, d'une main perfide, au banquet populaire
Versent la liberté toute pure… poison
Qui monte, furieux, du cœur à la raison!

BRUTUS.

Oui, la foule orageuse au moindre éclair s'allume!…
Mais vois à quelle page est ouvert ce volume,
Et tu reconnaîtras aussi qu'il nous apprend
A quel signe l'on peut distinguer un tyran.

CÉSAR.

Toujours des mots! voilà le langage ordinaire :
Tyran! Est-ce un tyran bien dur, bien sanguinaire,
Que celui, cher Brutus, qui, dans sa bonne foi,
Vient chez son ennemi comme je viens chez toi;
Et qui te dit : « Voyons, que ta bouche révèle
« Les souhaits de ton cœur? Quelle faveur nouvelle
« Exiges-tu? »

BRUTUS.

Jamais Brutus n'en exigea.
Mais si pour moi César n'a que trop fait déjà,
Rome lui dit qu'un joug n'est pas une tutelle!…

CÉSAR.

Quoi! Rome est-elle à plaindre, ou Rome se plaint-elle?
Penché sur l'océan des populations,
Je prête en vain l'oreille aux lamentations;
Et je n'entends monter vers moi que ces rafales,
Universel écho des clameurs triomphales!

BRUTUS.

Oui, la foule sans cœur qui toujours vacilla

Du tyran Marius au despote Sylla, —
Tandis que sur les morts fond le corbeau rapace,
La foule bat des mains au triomphe qui passe!
Oui, Rome, en toi d'abord, crut voir un dieu sauveur!
Mais depuis trois ans, moi, je t'observe... et, rêveur,
Écoutant, près du temple où fume l'hécatombe,
Du vieux chêne romain chaque feuille qui tombe,
Je sais que tes projets, savamment concertés,
Dans un piége sinistre ont pris nos libertés!
Aussi depuis trois ans je n'ai pas vu dans Rome
Conduire à son bûcher le cercueil d'un jeune homme,
Que je ne me sois dit, rendant grâces aux dieux:
Celui-là, Jupiter miséricordieux,
Tu l'affranchis au moins, par une mort si prompte,
D'un avenir chargé de misère et de honte!

CÉSAR.

Ainsi tu veux mourir?

BRUTUS.

Je veux vivre, et je vis!

CÉSAR.

Je n'ai donc point reçu, Brutus, un faux avis?

BRUTUS.

Quand?

CÉSAR.

Ce soir. On m'a dit : Crains Brutus!

BRUTUS.

Qui?

CÉSAR, lui montrant une feuille de laurier.

Regarde.

BRUTUS.

Ce laurier! que veut-il dire?

CÉSAR.

« César, prends garde! »

BRUTUS.

A qui donc?

CÉSAR.

A Gurgès, à Cimber, à Casca,
Au jaloux Cassius qui toujours se masqua,
Et dont la sourde haine, au fond d'une âme obscure,
Se voile gauchement sous les fleurs d'Épicure;
A Cinna le poëte, à Ruga le changeur,
Qui râclerait le casque en or de Mars vengeur;
A tous ces chevaliers, flétris par ma censure;
C'est-à-dire, Prends garde à l'envie, à l'usure,
A la gloutonnerie, à la brutalité,
Ces reptiles fangeux de la société! —
Où sont les gens de bien, et qu'est-ce que nous sommes,
Puisque Brutus se ligue avec de pareils hommes;
Puisque, pour voir enfin le tyran abattu,
Il faut qu'avec le mal conspire la vertu?
Sous leur austérité je voudrais que tu visses
Ces faux Cincinnatus, au cœur rongé de vices!
Prends garde à toi, Brutus! près d'eux voile ton front...
Tu veux les rendre purs... c'est toi qu'ils souilleront!

BRUTUS.

Puisque de nos complots César a connaissance,
Pourquoi n'use-t-il point de sa toute-puissance?
Cicéron, que jamais Rome ne couronna,
Sut bien, de nos remparts chassant Catilina,

Donner aux conjurés, pour tombes clandestines,
Les mornes profondeurs des voûtes mamertines!

CÉSAR.

Pourquoi César consul, dictateur, souverain,
Ne vous ouvre-t-il pas le cachot souterrain,
Ce noir Tullianum aux sourdes agonies,
D'où l'homme sort cadavre et roule aux gémonies?
Tu demandes pourquoi?... Je te réponds! — D'abord,
César a bu la vie et la gloire à plein bord;
Et jamais ce tyran, c'est ainsi qu'on le nomme,
Pour conserver ses jours ne prendra ceux d'un homme;
Puis Brutus, égaré dans ses âpres vertus,
Peut tout contre César, lui rien contre Brutus!

BRUTUS.

Que dis-tu?

CÉSAR, tirant une lettre de son sein.

Cette lettre...

BRUTUS.

Eh bien?

CÉSAR.

Qui l'a tracée?

BRUTUS, reconnaissant l'écriture.

Ma mère Servilie!

CÉSAR.

Oui.

BRUTUS.

Grands dieux!.... Adressée...

CÉSAR.

A Brutus.

BRUTUS.

Quand ma mère a-t-elle écrit cela?

Parle?

CÉSAR.

A son lit de mort.

BRUTUS.

Ma mère!...

CÉSAR, lui donnant la lettre.

Écoute-la.

Réjouis au tombeau celle à qui tu dois l'être!...
Je te laisse, Brutus, seul avec cette lettre.

BRUTUS.

Un dernier mot, César... Tes gardes, n'est-ce pas,
Ont jusqu'à l'atrium accompagné tes pas?

CÉSAR.

Non, je suis venu seul. Quand je frappe à ta porte,
Quand je viens chez Brutus, ai-je besoin d'escorte?

BRUTUS, appelant Straton qui parait.

Straton, va, je remets cette épée en ta main;
Du noble Julius protége le chemin.
Tu me réponds de lui sur ta tête... Prends garde! —
Adieu, César.

CÉSAR.

(Au moment de sortir.)

Adieu. — Ta mère te regarde!

## SCÈNE VIII.

BRUTUS, seul.

Sa voix s'attendrissait, ma mère, en te nommant.
Pourquoi ton nom sacré dans un pareil moment?
Et pourquoi d'un secret, que tu voulus me taire,

Seul aujourd'hui César est-il dépositaire ?
César ! lui confident de la sœur de Caton...
Ombres d'Harmodius et d'Aristogiton,
Affermissez mon cœur !... Cette page inconnue,
Venant de toi, ma mère, elle est la bienvenue !

(Il baise la lettre.)

Qu'elle brille, clarté céleste ou noir flambeau, —
Salut, ô messagère auguste du tombeau !...
Salut, toi qui m'emplis d'une sainte épouvante !...
Salut !

(Au moment d'ouvrir la lettre, il hésite.)

Hélas ! tu sais si je t'aimais !... Vivante,
Tu m'as vu sur la terre, avec docilité,
M'incliner, fils pieux, devant ta volonté ;
Morte, couchée au fond du sépulcre insensible,
Ne me demande pas une chose impossible !...
Car, désobéissant à l'ordre maternel,
J'aurais dans ma poitrine un remords éternel ! —
Courage, allons, Brutus !

(Il déplie la lettre, et jette les yeux dessus.)

Mon père ! il est mon père !

(Il laisse tomber la lettre.)

Non, j'ai mal lu... Mensonge... illusion... j'espère !

(Il ramasse la lettre, et se rapproche de la lampe. Après avoir relu :)

Ainsi donc ces rumeurs que m'apportait le vent,
Ces mots à mon approche interrompus souvent,
Conversation vague, obscure et mal suivie,
Que si longtemps je crus étrangère à ma vie,
Tout cela voulait dire alors, confusément :
La mère de Brutus eut César pour amant !

Il est mon père!... Oh! tout devient compréhensible :
Cet ineffable amour, cette force invincible
Qui vers lui, dans ses bras, m'a toujours emporté;
Ces luttes de mon cœur contre ma volonté,
O César! et devant ta splendeur éternelle
Cet éblouissement de ma faible prunelle!
Oui, César est mon père, et j'allais... Malheureux!...
Ces quatre mots : *Il est mon père*, — c'est affreux!
La blessure qu'ils font dans mon âme est profonde!
Mais en quoi changent-ils l'équilibre du monde?
Certe, en les prononçant tout mon cœur est brisé,
Mon bras qui se levait tombe paralysé :
Mais à Rome qui meurt, sous le joug avilie,
Qu'importe que César ait aimé Servilie?
Est-ce que l'univers s'informe, par hasard,
Si mon père est Marcus Brutus, ou bien César?
Ta famille, Brutus, c'est d'abord la patrie!
Que ta gloire égoïste à jamais soit flétrie,
Si, condamnant César, destructeur du sénat,
Tu crus pouvoir frapper sans que ton cœur saignât!
Non, l'âme chez Brutus, forte, calme et sereine,
L'âme soumet le corps; elle est maîtresse et reine! —
Ton fils t'a pardonné, ma mère; tu vois bien!

(Approchant la lettre de la flamme.)

Toi, pardonne à ton fils! — Flamme et cendre! plus rien...
Ma mère fut toujours de son honneur jalouse :
C'est de Marcus Brutus l'irréprochable épouse!

## SCÈNE IX.

### BRUTUS, PORCIA.

(Elle vient à Brutus : elle tient son bras gauche comprimé avec sa main droite, et caché sous les plis de sa tunique.)

BRUTUS.

Porcia, c'est vous?

PORCIA.

Oui, Brutus; j'ai réfléchi…
Qui parle de sa force a trop souvent fléchi;
Et s'il n'est point d'assaut que la mienne redoute,
Votre esprit néanmoins a conservé le doute?

BRUTUS.

Brutus, douter de vous!…

PORCIA.

Brutus en a douté.
Alors j'ai reconnu, moi, cette vérité…

BRUTUS.

Laquelle?

PORCIA.

C'est qu'il faut, sans promesses frivoles,
Des actions aux gens de cœur, non des paroles!
C'est que, pour vous convaincre, il faut plus qu'un serment.
Je suis donc remontée en mon appartement;
J'ai d'une main, Brutus, pris le miroir de cuivre,
Et de l'autre un poignard…

BRUTUS.

Dieux!

PORCIA.

Laissez-moi poursuivre.
Puis, calme et souriant comme je vous souris...

BRUTUS.

Qu'as-tu fait?

PORCIA, *soulevant sa main droite, et montrant son bras couvert de sang.*

Vois, Brutus.

BRUTUS.

Noble cœur! j'ai compris...

PORCIA.

Si par le doute encor ton âme est combattue,
Dis-le-moi.

BRUTUS.

Porcia, c'est demain qu'on le tue!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

LE PALATIN.

Même décoration qu'au deuxième acte.

## SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, LES ESCLAVES DU PALAIS.

(La portière du fond s'ouvre, et Octave, introduit par des esclaves, descend les marches de la galerie.)

OCTAVE, aux esclaves.

J'attends César.

(Les esclaves s'inclinent et sortent.)

## SCÈNE II.

OCTAVE, seul, après un instant de silence.

J'ai vu Cassius tout à l'heure
Écrire au pied d'un bronze antique : « Rome pleure !
« Dans Rome tout est mort, et courage et vertus ! —
« Ah ! si Brutus vivait ! — Non, tu n'es pas Brutus ! »
L'énigme est transparente au moins... On la devine.
(Quelques moments de silence méditatif.)
Longtemps encore avant ma naissance divine,
La foudre sillonna, messagère des cieux,

La maison où, plus tard, devaient s'ouvrir mes yeux.
Neuf mois avant mon jour natal, ma noble mère,
Que d'un fils glorieux tourmentait la chimère,
Au temple d'Apollon rêva, le fait est sûr,
Qu'un serpent l'étreignait dans ses replis d'azur.
Quatre ans après, mon père, aux éclats de la foudre,
Crut me voir, à travers un tourbillon de poudre,
Dans un char qu'emportaient douze coursiers de feu,
Plus grand que les mortels, rayonnant comme un dieu!...
Lorsque j'avais six ans, dans un banquet de fête,
Un aigle au vol bruyant s'abattit sur ma tête;
Et, m'arrachant mon pain, l'oiseau de Jupiter
Sans me faire aucun mal remonta dans l'éther.
Arrivé ce matin, je me trouvais à peine
Sous les vieux aqueducs de la porte Capène,
Quand soudain l'arc d'Iris, à l'horizon vermeil,
Ainsi qu'un diadème entoura le soleil;
Et, tel que Romulus, je vis, royal augure!
Planer douze vautours à l'immense envergure. —
Cléopâtre est ici... qu'importe?... j'y suis, moi!
Octave, Jupiter le veut, tu seras roi!

## SCÈNE III.

### CÉSAR, OCTAVE.

CÉSAR.

Tu viens à Rome, toi, de qui César est l'hôte,
Comme un de ces neveux de Térence et de Plaute!
Par bonheur ma police a l'œil toujours ouvert;

Sans quoi, jamais César ne t'aurait découvert.

OCTAVE.

L'affaire qui m'amène est grave!

CÉSAR, riant.

Oh! bagatelle!

OCTAVE.

Cléopâtre a quitté l'Égypte!

CÉSAR.

Où donc est-elle?

OCTAVE.

A Rome.

CÉSAR.

A Rome?

OCTAVE.

Oui.

CÉSAR.

Tu crois?

OCTAVE.

J'en suis certain!
Elle doit se cacher tout près du Palatin.
Quand son navire entrait dans la mer d'Ionie,
L'ouragan l'a poussé devant Apollonie.
Moi, je l'ai reconnue, et j'ai suivi ses pas...
Sans d'importants desseins, je ne comprendrais pas
Qu'une reine eût quitté son royaume...

CÉSAR.

Oh! sans doute!
A ton avis, quel est son dessein? Je t'écoute.

OCTAVE.

Vous aviez fait, je crois, mon oncle, un testament

En faveur de son fils Césarion ?

CÉSAR.

Comment ?

Ne suis-je déjà plus qu'un peu de cendre, une ombre ?

OCTAVE.

Vous vivrez de longs jours encor, des jours sans nombre!

CÉSAR.

Tu l'espères ?...

OCTAVE.

Enfin, Cléopâtre est ici...

Défiez-vous, seigneur.

CÉSAR.

Cher Octave, merci.

(Une porte s'entr'ouvre; la tête de Cléopâtre parait.)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLÉOPATRE, voilée.

CLÉOPATRE.

César ! César !

CÉSAR, allant à elle.

Eh bien ? pourquoi ce trouble ?

CLÉOPATRE.

Octave

Est à Rome !

CÉSAR.

Vraiment ?

CLÉOPATRE.

J'en suis sûre !

CÉSAR.

C'est grave!

CLÉOPATRE.

C'est très-inquiétant! Ce voyage furtif
Cache, à n'en point douter, un sérieux motif.

CÉSAR.

Et, selon vous, quel est le motif qui l'entraîne
Si loin d'Apollonie? Est-ce ma belle reine?

CLÉOPATRE, riant.

Oh! — N'aviez-vous pas fait d'abord en sa faveur
Un testament?

CÉSAR.

Eh bien? par Jupiter sauveur!
Pour qu'il accoure ainsi dévorer ma dépouille,
La Parque a-t-elle usé le fil de ma quenouille?

CLÉOPATRE.

Non; mais défiez-vous : c'est un cœur ténébreux!

CÉSAR.

Bah! je lis couramment dans les livres hébreux!

CLÉOPATRE.

Ce retour m'épouvante enfin... Rien ne l'explique.

CÉSAR.

Cléopâtre, les soins de la chose publique
Absorbent tout mon temps. Octave est fort subtil!
Veillez sur lui.

CLÉOPATRE.

D'accord. Mais où se cache-t-il? —
César, vous me quittez?

CÉSAR, allant à Octave.

Non, je reviens. — Octave,

Tu dis vrai : Cléopâtre à Rome, c'est fort grave!

OCTAVE.

Le péril de César avant tout m'a frappé.

CÉSAR.

Oui. Malheureusement je suis fort occupé.
Il faut donc qu'à ma place un ami la surveille.
T'en chargerais-tu bien?

OCTAVE.

Moi, mon oncle? à merveille!
Mais où la trouver? Rome est grande!

CÉSAR.

Attends un peu.—

(Allant à Cléopâtre.)

Reine, je vous présente Octave, mon neveu.

(Il la quitte, va prendre Octave par la main, et le conduit vers Cléopâtre.)

Toi, qui de la beauté fus toujours idolâtre,

(Soulevant le voile de Cléopâtre.)

Tu vas souper avec la reine Cléopâtre,
Octave.

OCTAVE ET CLÉOPATRE, stupéfiés.

Ah!

CÉSAR, à part.

L'oiseleur est pris dans ses filets.

(Bas, à Cléopâtre.)

Octave logera près de vous au palais :

(Bas, à Octave.)

Vous êtes son gardien. — Il faut que je la tienne
Dans la chambre secrète en face de la tienne,
Afin que tes regards la suivent, plus aigus,

Plus vigilants que ceux du fabuleux Argus.

OCTAVE, bas, à César.

Oh! mes yeux la suivront, je puis vous le promettre.

(Haut, à Cléopâtre.)

La déesse du Nil veut-elle me permettre
De lui baiser la main, adorateur soumis?

CLÉOPATRE.

Le neveu de César, à qui seul est promis
Un destin que nul autre en ce monde n'efface,
Au banquet près de moi veut-il bien prendre place?

CÉSAR.

Un convive nous manque.

CLÉOPATRE.

Antoine?...

## SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTOINE, BYRRHA, au fond du théâtre.

CÉSAR, à Antoine, qui entre.

Arrive donc!

On n'attend plus que toi.

ANTOINE, à Cléopâtre.

Belle reine, pardon!

(Reconnaissant Octave.)

C'est Octave?...

OCTAVE, s'inclinant.

Seigneur...

ANTOINE.

Agréable surprise!

(A part.)

Mon amoureux, tu viens trop tard; la place est prise.

CÉSAR.

(Bas.)

Amis, à table! — Il faut que tout soit éclairci.

(Il fait signe à Byrrha, qui s'approche.)

BYRRHA.

Maître?

CÉSAR.

Tu sais, Byrrha? viens dans une heure ici.

(Pendant que César parle à Byrrha, une grande porte s'ouvre à la droite du spectateur. Une table, couverte d'étoffes splendides et chargée des mets les plus rares, glisse doucement par cette porte jusqu'au milieu du théâtre. La draperie du fond s'écarte, et de jeunes coryphées richement vêtus, des joueurs de lyre et de harpe, viennent se grouper sur les marches, tandis que des esclaves noirs allument les candélabres et apportent le trépied où brûlent les parfums. Daphnis est debout près du trépied, une cithare à la main. Les quatre convives prennent place sur les lits du festin. On leur distribue les couronnes de myrte et de roses. — Symphonie. — Le souper commence.)

## SCÈNE VI.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, OCTAVE, couronnés de fleurs. DAPHNIS; ESCLAVES, CORYPHÉES, ETC.

DAPHNIS.

(Il dit ces vers en s'accompagnant de la cithare.)

Il me semble égal aux dieux
Radieux,
Celui que ton souffle enivre;

Qui sur ta lèvre de miel,
        Fleur du ciel,
Boit l'amour qui seul fait vivre!

D'où vient donc, quand je te vois,
        Que ma voix,
Faible, expire en plaintes vaines;
Qu'un feu trouble ma raison,
        Doux poison
Qui brûle et court dans mes veines?

Une ombre voile mes yeux;
        Jusqu'aux cieux
L'âme un instant m'est ravie!
Mon front, comme un lis fauché,
        Dort penché!
C'est la mort!... Non, — c'est la vie!

(Un coup de tonnerre se fait entendre.)

CÉSAR.

(Il lève sa coupe.)

Laissons parler les dieux. A Jupiter qui tonne!

ANTOINE.

Par mon aïeul Hercule! un tel fracas m'étonne.
Quoi! le givre de mars voile encor les coteaux,
Et Vulcain fait déjà travailler ses marteaux?
Lorsque la Canicule est dans toute sa rage,
On n'entend point gronder aux cieux pareil orage.

OCTAVE.

Laissons l'orage ardent tourbillonner dans l'air:
Que nous importe à nous et la pluie et l'éclair?
Moi, je suis de l'avis du poëte Lucrèce:
J'aime voir du rivage un navire en détresse;
J'aime, quand l'ouragan bouleverse les flots,

Entendre, sans péril, les cris des matelots,
Et contempler de loin le naufrage d'un autre...
Un naufrage est si beau quand ce n'est pas le nôtre!

CÉSAR.

Octave, n'en déplaise au poëte romain,
La nature a fait tendre et bon le cœur humain,
Puisqu'elle nous donna les pleurs, don plein de charmes :
C'est la meilleure part de nous-mêmes, les larmes!

CLÉOPATRE.

César pense autrement qu'Octave : aussi met-il
Toute sa volupté dans son propre péril.
C'est par une tempête encor plus effrayante,
Que César, affrontant la vague tournoyante,
Sous le vent furieux qui tordait son manteau,
Descendit l'Anius dans un frêle bateau,
Et dit au nautonier pâle, invoquant Neptune :
« Ne crains rien ; tu conduis César et sa fortune! »
Eh bien! dans cet esquif, pilote aventureux,
César était plus fier, Octave, et plus heureux
Que vous, dont l'égoïsme, aux doux vins de la Grèce,
Mêle, comme un nectar, les beaux vers de Lucrèce.

ANTOINE.

Plus fier, je le croirais; mais plus heureux, non pas.

CLÉOPATRE.

Le danger pour César eut toujours tant d'appas!

CÉSAR.

Non : je l'accueille bien quand Jupiter l'amène;
Voilà tout! — Le danger ressemble au phénomène
Qu'on appelle mirage en vos brûlants déserts :
Approche-t-on? il fuit, disparu dans les airs.

CLÉOPATRE.

Quoi! César n'a donc point, malgré la date ancienne,
Perdu ton souvenir, ô terre égyptienne?

CÉSAR.

Non, par les doux flambeaux des mystères d'Isis!
L'Égypte est le pays des fraîches oasis,
Belle reine, et j'y pense encore avec envie:
Car c'est une oasis au milieu de ma vie!

CLÉOPATRE, à Antoine.

Si l'Égypte vous plaît, je tiens à le savoir.

ANTOINE.

Oui; mais c'est avec vous que je voudrais la voir!

CLÉOPATRE, lui tendant la main.

Qui sait? Peut-être un jour la ville d'Alexandre
A ses pieds de granit pourra nous voir descendre.
Vantez Rome et le Tibre, orgueil des champs latins;
Vantez l'azur profond des cieux napolitains!...
Tout cela ne vaut point ma noble Alexandrie,
Qu'un fleuve amoureux presse avec idolâtrie;
Mon lac immense et pur, dont l'aile du zéphyr
Ose à peine effleurer le tranquille saphir,
Où brillent comme au ciel des millions d'étoiles
Que la nuit d'Orient brode à ses riches voiles!
* Je ne vous parle pas de ces Nécropolis
* Où quatorze mille ans dorment ensevelis,
* De ces grandes cités, plus sombres que l'Érèbe;
* Des énormes débris de Memphis et de Thèbe,
* Sur qui roule, étendu par le souffle des vents,
* Le sable, épais linceul aux plis toujours mouvants.
* Des mornes Pharaons que m'importe la cendre?

* Ce que j'aime, c'est toi, beau rêve d'Alexandre !
* Toi que sa main bâtit de marbre oriental,
* Pour faire à son colosse un digne piédestal;
* Toi, ville de l'amour, jeune sœur de Canope,
* Toi que jalousent Rome, Athène et Parthénope ! —
César, vous qu'un instant mon palais abrita,
Racontez-leur ces nuits sereines du Delta ;
Combien de fois tous deux, rêveurs, nous égarâmes
Sur le Nil, où plongeaient d'harmonieuses rames,
Notre barque aux flancs d'or, au gouvernail d'argent,
Que des voiles de soie au doux reflet changeant,
Comme un oiseau de pourpre, un beau phénicoptère,
Emportaient, rayonnant dans l'ombre et le mystère !
Ah ! que d'autres, César, boivent à l'avenir !
Nous, buvons au passé ! buvons au souvenir !

Symphonie.

DAPHNIS.

* Anacréon, qu'un vin joyeux t'arrose !
* Ton front de neige a besoin de la rose...

CÉSAR, l'interrompant.

* Toujours la Grèce ! Rome a ses Anacréons.
* Romains, chantons aussi les vers que nous créons.
* Change de rhythme, enfant à la voix argentine,
* Et mêle aux fiers accords de la lyre latine
* Quelques vers d'un poëte, humble fils d'affranchi,
* Qui, jeune, atteint déjà Lucrèce au front blanchi.
* Amoureux du génie et de la forme antique,
* Il étudie encore Homère dans l'Attique ;
* Et parfois la cithare, où prélude sa main,

* D'Athènes vers le Tibre exhale un chant romain,
* Qui, fait pour célébrer les deux fils de Tyndare,
* Sonne comme la voix d'Alcée et de Pindare! —
* Je veux parler d'Horace, enfant déjà connu :
* Dis-nous son dernier chant de la Grèce venu!

(Symphonie.)

DAPHNIS.

Souviens-toi, quand du Sort le courroux t'importune,
De conserver une âme égale pour souffrir;
Point d'orgueil insolent dans l'heureuse fortune,
O Dellius!... Tu dois mourir,

Que ta vie ait passé, mélancolique et terne;
Ou que, les jours de fête, en un verger bien clos,
Couché sur le gazon, l'amour et le Falerne
T'aient versé le bonheur à flots! —

Fais apporter les vins, les parfums, et les roses
Éphémères, hélas! mais pleines de douceurs!
Profite: n'attends pas l'âge aux regrets moroses
Et les noirs ciseaux des trois Sœurs!

ANTOINE.

Ceci n'est pas fort gai.

OCTAVE.

C'est triste et magnifique!

CLÉOPATRE.

Platon même n'a rien de plus philosophique.

ANTOINE.

C'est vieux comme Saturne!... On dit que nous devons
Mourir un jour ou l'autre : eh bien, nous le savons!

OCTAVE.

Un devin nous dirait quand notre heure dernière
Viendra.

ANTOINE.

Oui.

CÉSAR.

Nous mourrons. Mais de quelle manière?

CLÉOPATRE.

L'important, selon moi, c'est de ne pas souffrir.

CÉSAR.

Voyons, amis! comment chacun veut-il mourir?

OCTAVE.

La vie est un théâtre; et moi, sur ma parole,
J'en veux sortir bien tard, ayant joué mon rôle
Comme un habile acteur, qui, jusqu'au dénoûment,
A vécu, pour mourir dans l'applaudissement.

ANTOINE.

Tu veux autant de jours dans ta carrière pleine
Qu'on voit de blonds épis ondoyant dans la plaine?
C'est mourir par lambeaux, mourir comme un vieillard,
Comme un ardent soleil qui meurt dans le brouillard!...
Tu n'y songes donc pas, Octave? les années,
Sans amour, ne sont plus que des roses fanées!
On crie à Jupiter : « Donne-moi de longs jours! »
Heureux ou malheureux, c'est notre vœu toujours.
Mais, trompant les ciseaux de la Parque jalouse,
Il faut mener le deuil d'un frère ou d'une épouse,
Vieillir environné de lugubres flambeaux,
Donner tout ce qu'on aime aux urnes des tombeaux!

Non. Je veux, jeune encore, un sépulcre à ma taille!
Je n'en vois qu'un, ami : c'est le champ de bataille;
Je veux, l'épée au poing, d'une armure vêtu,
Mourir debout, là même où j'aurai combattu!
Mais non, je veux plutôt, félicité suprême,
Expirer dans les bras de la femme que j'aime!
Je veux, quand sur mon front l'ombre viendra peser,
Que mon dernier soupir soit un dernier baiser!

CLÉOPATRE.

Survivre à la beauté, survivre à la jeunesse,
C'est affreux! Morte, il faut que l'on me reconnaisse :
J'aurais trop de chagrin si la postérité,
En ouvrant mon cercueil, doutait de ma beauté!
Comme on doit tout prévoir dans le temps où nous sommes,
Moi, qui suis du pays où les dieux et les hommes
Ont fait la mort rapide et le poison subtil,
Je tiens mon existence en ma main, léger fil!
Et lorsque je voudrai que cette main le coupe,
Je n'aurai qu'à vider ma bague dans ma coupe.
L'œil se ferme, on s'endort, mais plus de rêve!.. Ou bien
Je dirai, souriante, à quelque Nubien,
De m'apporter, le soir, au fond d'une corbeille,
Un aspic, dans les fleurs caché comme une abeille.

ANTOINE, à César.

Ton avis est le seul qu'on n'ait pas entendu?

CÉSAR.

Le trépas le meilleur, c'est le moins attendu;
Celui qui fond sur nous comme l'ouragan tombe,
Et qui nous jette encor tout vivants dans la tombe;
Celui qui nous arrache aux labeurs du chemin;

Celui qu'au roi César on promet pour demain !

ANTOINE ET CLÉOPATRE.

Pour demain !

OCTAVE.

Quoi ! vraiment, craignez-vous quelque chose ?

CÉSAR.

Moi, non, j'espère : heureux l'homme qui se repose !
Heureux qui tombe, aux yeux de la postérité,
Du haut de sa fortune à l'immortalité !
* Oh ! que la mort me prenne, et dans ses bras m'endorme
* Au milieu des projets immenses que je forme ;
* Quand la force bouillonne encore dans mon sang,
* Quand mon esprit est ferme et mon regard puissant ;
* Quand les dieux, las d'avoir sur une seule tête
* Versé tant de rayons sans aucune tempête,
* Vont peut-être changer, me laissant triste et vieux,
* Mon été plein de flamme en hiver pluvieux !

(Tonnerre, éclairs.)

Que la mort vienne donc ! Antoine, tout à l'heure
Tu l'as dit : Plus la vie est longue, plus on pleure ! —
Pompée à Mithridate, hélas ! n'a survécu
Que pour tomber, le front dans sa toge, et vaincu !

CLÉOPATRE.

La conversation prend des teintes moroses :
C'est étrange ! parmi les coupes et les roses !

CÉSAR.

* Est-ce que vos aïeux les Grecs ne faisaient pas
* Apporter un squelette au milieu des repas ?
* La Grèce fut toujours, elle s'en glorifie,

* Le temple harmonieux de la philosophie.

(Entre Byrrha.)

BYRRHA.

Seigneur !

CÉSAR.

Eh bien ?

BYRRHA, lui remettant un billet.

Lisez.

CÉSAR, après avoir lu.

Je ne suis pas de ceux
Qui, mollement couchés sur des lits paresseux,
Peuvent, ô mes amis, dire avec le poëte :
« A demain le travail, mais aujourd'hui la fête! »
Pour César dictateur, dans le banquet vermeil
La nuit est soucieuse, et n'a point de sommeil :
Le pilote sur tous doit veiller comme un père! —
Je vous quitte, il le faut : pour un moment, j'espère.
Mais comme je pourrais tarder jusqu'au matin,

(A Antoine.)

Je te fais à ma place, ami, roi du festin,
Et te donne, s'il plaît à notre souveraine,
Tous les droits de César.

(A Cléopâtre.)

Votre main, belle reine!

(Il sort avec Byrrha.)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, EXCEPTÉ CÉSAR ET BYRRHA.

ANTOINE.

Comme Sennachérib, fils de Salmanazar,
Je suis roi!

(A Cléopâtre.)

Vous savez, j'ai les droits de César?...

OCTAVE.

Vous êtes un guerrier des plus fameux, Antoine!
Vaillant comme jadis le roi de Macédoine;
Et moi, je ne suis rien qu'un chétif écolier
Qui des rhéteurs secoue à peine le collier;
Pauvre esclave, affranchi d'hier par la baguette,
Et qui tremble toujours qu'un maître ne le guette.
Mais, je vous en préviens sans détour et sans art,
Dans la succession de mon oncle César,
Qui, j'espère, verra naître encor bien des roses,
Je vous disputerai, parmi certaines choses,
L'influence qu'il a sur l'Égypte aujourd'hui,
Et que je veux avoir sans partage après lui.

ANTOINE.

Eh bien! nous combattrons: c'est affaire au plus brave!
Et les dieux, entre nous, décideront, Octave.

CLÉOPATRE.

En attendant, buvez aux lettres de mon nom!

ANTOINE.

A la reine d'Égypte! à Cléopâtre!

CLÉOPATRE.

Non.
Je ne suis point ici la reine egyptienne,
Mais la nymphe du Nil : chaque fleuve a la sienne.
Que le vin de Lesbos, dans l'amphore vieilli,
Coule donc pour la main qui naguère a cueilli,
Sur la plage embaumée où le Nil se découpe,
Ces fleurs, qui de mon front tombent dans votre coupe!

ANTOINE.

Lotus veut dire oubli ; mais je dois prévenir
Ma nymphe, que je veux un jour me souvenir!...

(Il tend sa coupe à l'œnophore : mais Cléopâtre prend une aiguière sur la table, et verse elle-même.)

OCTAVE, à part.

Lotus veut dire oubli? non : sommeil!... Je devine.

(Il vide sa coupe à terre, puis la levant :)

A la nymphe du Nil, dont la source est divine!

CLÉOPATRE, levant sa coupe.

Au neveu de César! — A votre royauté,
Noble Antoine!

ANTOINE.

A la vôtre, ô nymphe! à la beauté!

CLÉOPATRE, à part.

(Haut.)

Ils ont bu. — Quand César nous parlait tout à l'heure,
Son front, morne et voilé, souriait comme on pleure.
Qu'est-ce donc?

ANTOINE.

Les festins l'ont toujours fatigué.
Tous ces grands buveurs d'eau n'ont jamais le vin gai.

OCTAVE.

Et puis on le fait roi demain : c'est chose grave.

ANTOINE, passant une main sur son front.

Mais ne voyez-vous pas comme un nuage, Octave?
Moi, je sens mon cerveau nager dans la vapeur :
C'est comme un doigt de plomb sur mes yeux... Vrai! j'ai peur

OCTAVE.

Depuis quelques moments à Pluton je me voue :
Mon front est lourd, brûlant; et puisque Antoine avoue...

CLÉOPATRE, riant.

Craignez-vous en dormant le sort d'Endymion?
Je ne suis pas Phœbé.

(A une esclave nubienne.)

Ma lyre, Charmion.

(Charmion s'approche avec une harpe égyptienne.)

CLÉOPATRE, chantant.

Mère des hommes et des dieux
O principe de toutes choses,
Qui fais éclore, dans les cieux
Spacieux,
Les étoiles comme des roses!

O déesse du bon conseil,
Nuit, qui régnais avant Saturne
Toi qui baises le front vermeil
Du sommeil,
Bercé dans ton vol taciturne!

Comme les grappes au pressoir,
Tords les pavots lourds de Morphée
Sur le pâtre qui, vers le soir,

Vient s'asseoir,
L'oreille ouverte aux chants d'Orphée!

(Pendant ce chant, Antoine s'est endormi, et Octave fait semblant de dormir. Sur un signe de Cléopâtre, tout le monde, excepté Charmion, s'est retiré. Les candélabres s'éteignent, et la flamme bleuâtre du trépied éclaire seule la scène.)

CLÉOPATRE.

Bien! sur leurs yeux Morphée a mis son noir bandeau.

(A Charmion.)

Ne laisse entrer personne, et ferme ce rideau.

(Elle se lève, regarde autour d'elle, va à Antoine, détache la clef de son cou, ouvre l'armoire secrète, en tire le testament et le décachète.)

(Lisant, à la flamme du trépied.)

Ah! Brutus, l'héritier de César!... Nuit profonde,

(Brûlant le testament.)

Ne dis pas à Brutus que je lui vole un monde!...

(Pendant que le testament brûle, le rideau du fond s'entr'ouvre, et César paraît un moment, le visage pâle et triste. — Cléopâtre tire de son sein le testament que César avait fait pour Césarion, et le substitue à l'autre; puis elle va remettre la clef au cou d'Antoine. — Tonnerre, éclairs.)

Sois neutre, ô Jupiter, qui promènes le bruit!
Et je n'aurai pas fait un voyage sans fruit!

(Elle sort, emmenant Charmion.)

## SCÈNE VIII.

OCTAVE, ANTOINE, endormi.

OCTAVE, soulevant doucement la tête, et regardant s'éloigner Cléopâtre.

Cléopâtre avec moi veut donc lutter d'adresse?...
Bien... Parfois le chasseur tombe au piége qu'il dresse.

Octave, l'écolier, accepte tes défis,
Insidieuse enfant d'Athène et de Memphis!

(Il se lève, prend la clef au cou d'Antoine, rouvre l'armoire secrete, et en tire le testament que vient d'y mettre Cléopâtre. — Lisant ce testament.)

Qui! lui Césarion hériterait du monde?...
Non. Un rameau semblable est de ceux qu'on émonde!

(Tandis qu'il brûle le testament au trépied, la draperie s'entr'ouvre de nouveau, et laisse voir la tête de César.)

Belle Circé du Nil, souhaite que plus tard
Je consente à laisser l'Égypte à ce bâtard! —
Pendant que le ciel tremble au vol de la tempête,
Ce vœu de Cléopâtre, ici, je le répète :
Sois neutre, ô Jupiter dont la main rouge luit!
Sois neutre, et mon voyage aura porté son fruit!

(Il remet la chaîne d'or au cou d'Antoine.)

J'ai gagné!

(Il frappe dans ses mains. — Aux esclaves qui entrent.)

D'ordinaire, après la sixième heure,
La nuit, au Palatin Marc-Antoine demeure?

LE CHEF DES ESCLAVES.

Oui.

OCTAVE.

Portez-le sans bruit à son appartement.
Si le noble César rentrait dans un moment,
Vous diriez que le roi du festin et la reine
Ont quitté, les premiers, cette joyeuse arène.
Enfin s'il demandait Octave, par hasard,
Octave est dans sa chambre, aux ordres de César.

(Il sort par la gauche, et, avant qu'il ait quitté la scène, le rideau du fond s'ouvre, et César demeure quelques instants sur le haut des marches, immobile et morne.)

## SCÈNE IX.

CÉSAR, seul. Il descend lentement les marches.

Rois, puissants de la terre, oh! quel sort est le nôtre!
C'est pour me voir mourir qu'ils venaient l'un et l'autre!
Mais comment Cléopâtre a-t-elle pénétré
Un secret qu'à toi seul, Antoine, j'ai livré?
Dans ce coffre blottie, elle entendait, je pense...
Allons, de faire un choix Jupiter me dispense. —
Brutus! Brutus! hélas, quel espoir j'ai perdu!
Moi qui t'ai vainement jusqu'au soir attendu...
Sous le monde penchant lorsque ma tête plie,
Oh! quelle œuvre à nous deux nous aurions accomplie!
Sans doute elle pesait trop pour des bras humains,
Et l'énorme colosse est tombé de tes mains!
Mais pour le ramasser quelqu'un déjà se courbe...
C'est Octave! — Dieux bons, si la ruse et la fourbe
Suppléaient au génie, un semblable héritier
Empêcherait César de mourir tout entier!
Voilà comme toujours la gloire humaine expire:
C'est faute d'une main que s'écroule un empire! —
Qu'est-il resté de vous, ô géants! vieux Rhamsès,
Cyrus, Sardanapale, Alexandre, Xerxès?...
Avoir, dur travailleur que la sueur inonde,
Fait une gerbe, avec tous les peuples du monde;
Avoir au-dessus d'eux, comme un soleil plus beau,
Civilisation, secoué ton flambeau,
Pour fonder, se courbant sous des labeurs sans trêve,

L'empire universel que tout grand homme rêve;
Avoir amoncelé tant de marbre! et sentir
Qu'avec le fondateur tout va s'anéantir!...
Dieux cléments! et laisser la terre encore esclave,
L'ébauche de mon œuvre immense aux mains d'Octave!
Je ne le voulais pas; mais il le faut, Brutus!
Ses vices feront moins de mal que tes vertus!...
Mais d'où part cette voix, lamentable harmonie?
On vient en m'appelant.

CALPURNIE, au loin.

César!

CÉSAR.

C'est Calpurnie.

CALPURNIE.

César!

CÉSAR.

Vous m'appelez?

CALPURNIE.

César!

## SCÈNE X.

CÉSAR, CALPURNIE, les vêtements en désordre, tout échevelée.

CALPURNIE.

Dieux souverains!
Je le vois!... Sur mon cœur c'est donc lui que j'étreins!

CÉSAR.

Pourquoi cette pâleur qui voile ton visage?

CALPURNIE.

J'ai fait un rêve. Dieux, quel rêve! quel présage!...
Cher César, aujourd'hui vous ne sortirez point.

CÉSAR.

Faut-il qu'un rêve, hélas! vous effraye à ce point?

CALPURNIE.

Les rêves! Jupiter lui-même les envoie!

CÉSAR.

On le dit.

CALPURNIE.

Croyez-le, César!

CÉSAR.

Que je le croie...
Soit! Mais dis-moi ce rêve.

CALPURNIE.

Oui, trois fois j'ai songé
Que je vous tenais mort, dans mes bras égorgé;
J'entendais votre sang couler de vos blessures
Comme l'eau d'un rocher par ses larges fissures!...
Et des hommes... c'étaient les plus nobles Romains,
Dans ce tiède ruisseau venaient tremper leurs mains!
Ne sortez pas, César!

CÉSAR.

Pauvre et crédule amie!

CALPURNIE.

Je vous dis que trois fois je me suis rendormie,
Et que trois fois ce rêve horrible m'éveillant,
L'œil ouvert, aux lueurs du flambeau vacillant,
J'ai vu mon cher César, ô spectacle qui navre!

Dans ma chambre étendu, pâle et morne cadavre!...
Oh! je le vois encor! Tenez, César, mon roi,
Mon dieu, ne sortez point! ayez pitié de moi!

CÉSAR.

Va, ce rêve t'abuse; il ne faut pas y croire:
Le menteur est sorti par la porte d'ivoire...
Regarde, me voici tranquille et souriant.
Belle matrone au front doux comme l'Orient,
Presse-moi sur ton cœur plein d'une chaste flamme:
Tu verras que je suis un corps, non pas une âme.

CALPURNIE.

Est-ce trop peu d'un rêve? Eh bien! César, croyez
Aux lugubres avis sur la terre envoyés;
Car cette nuit, durant les trois premières veilles,
Rome a vu s'accomplir d'effrayantes merveilles!
Un de nos serviteurs au palais est rentré,
La face encor livide, et d'horreur pénétré...
Il dit qu'une lionne, au fond de l'ombre obscure,
Rugit sur les degrés du temple de Mercure;
Qu'un taureau du Clitumne, ô prodige étonnant!
Tandis qu'on l'immolait à Jupiter tonnant,
Du sacrificateur fuyant la main trompée,
S'est abattu devant l'image de Pompée!...
* On voit pendre aux frontons d'innombrables essaims;
* Et des guerriers de feu, cavaliers, fantassins,
* Sur la nuée ardente, avec de sourds murmures,
* Courent, entre-choquant leurs funèbres armures;
* Le sang, qui pleut, rougit les pâles horizons;
* Et, comme des captifs qui forcent leurs prisons,
* Les spectres, échappés des profonds ossuaires

* Dans la voie Appia traînent leurs blancs suaires!
* Augure plus sinistre encor!... ces beaux coursiers
* Que de vos propres mains, César, vous nourrissiez:
* Qui vous portaient parmi les fleuves et les plaines, –
* Refusent l'orge pur dont leurs crèches sont pleines,
* Et, couchés tristement dans l'herbe et dans les fleurs,
* L'œil vitreux et gonflé, versent de larges pleurs!

CÉSAR.

* Ma douce Calpurnie, hélas! bien qu'on me nomme
* Julius, fils des dieux, — Julius n'est qu'un homme
Toi qui d'un regard tendre et vigilant me suis,
Tu me vois, tu me fais plus grand que je ne suis!
Ces prodiges affreux qui devant nous se dressent,
C'est au monde, et non pas à César, qu'ils s'adressent...
Et d'ailleurs pouvons-nous éviter notre sort,
Qui de l'urne fatale un jour ou l'autre sort?

CALPURNIE.

César, on n'entend point l'ouragan, les tonnerres,
Gronder pour le trépas des hommes ordinaires;
Mais les volcans du ciel et des monts souterrains
S'ouvrent, prophétisant la mort des souverains!

CÉSAR.

* Dix fois un lâche expire avant son agonie :
* L'homme brave ne meurt qu'une fois, Calpurnie!...
* Que cette nuit ait vu cent prodiges, d'accord :
* Mais ce qui me paraît plus merveilleux encor,
* Ce qui de ma surprise est l'éternelle cause,
* C'est qu'un fils de la terre ait peur de quelque chose!

*Entre un esclave.*

* Que nous veut cet esclave?

CALPURNIE.

* Ami, pardonnez-moi;
* Mais, pendant cette nuit de vertige et d'effroi,
* Je l'avais envoyé consulter l'aruspice.
* Écoutez la réponse, ou funeste ou propice.

CÉSAR, à l'esclave.

* Quelle est-elle? voyons.

L'ESCLAVE.

* Que César ne doit pas
* Hors du seuil palatin aujourd'hui faire un pas :
* La victime sacrée, au front ceint de verveines,
* N'avait qu'un peu de sang, noir et froid, dans ses veines;
* Et le couteau, souillé par l'immonde liqueur,
* En divisant les chairs n'a pu trouver le cœur!

CALPURNIE.

Quand les dieux ont parlé, faut-il qu'on leur résiste?
Vois le danger, César!

CÉSAR.

Eh bien, soit! il existe.
Mais le danger et moi, si jamais nous voulions
Combattre corps à corps, — nous sommes deux lions,
Nés dans un même jour sur la montagne horrible :
Je naquis le premier, et suis le plus terrible!

CALPURNIE.

César! oh! si jamais l'ombre du noir soupçon,
Comme un nuage errant sur la blonde moisson,
N'a flotté sur le voile auguste de ma couche;
Si jamais un reproche exhalé de ma bouche,
César, ne vous a dit ces muettes douleurs,
Herbage empoisonné qui germe sous les fleurs;

Au nom de la pitié, moi qui jamais encore
Ne vous demandai rien, César, je vous implore!

(Roulement de tonnerre lointain.)

Ce tonnerre profond qui vient de retentir,
C'est la voix des grands dieux!... Gardez-vous de sortir;
Ne réalisez pas le songe qui me glace!...
Qu'aujourd'hui Marc-Antoine au sénat vous remplace;
Il parlera, s'il veut, de sinistres rumeurs,
Il dira que je suis mourante, — que je meurs!

CÉSAR.

Soit! je resterai donc, afin de te complaire.

CALPURNIE.

Merci, bonne Junon, déesse tutélaire!

(Le jour paraît.)

CÉSAR.

Mais regarde, Casca vient presser mon départ.

(Allant au-devant de Casca.)

Il voudra bien le dire au sénat de ma part.

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, CASCA.

CASCA.

Que dirai-je au sénat, César?

CÉSAR, avec intention.

Fais-lui comprendre
Qu'à la séance, ami, je n'ose pas me rendre.

CASCA.

Que César n'ose pas? Quelle dérision!

César me chargera d'une autre mission.

CÉSAR, *d'une voix ferme.*

Dis que je ne veux pas : ce mot doit satisfaire
Un sénat que j'ai fait et que je puis défaire.

CASCA.

Enfin s'il arrivait qu'on me questionnât,
Quel motif?

CÉSAR.

Tu n'es point l'envoyé du sénat,
Mais un ami. Pour toi ma réponse est moins brève.
Écoute : — Calpurnie a fait un rêve...

CASCA.

Un rêve?

CÉSAR.

Oui, de mauvais présage; un rêve soucieux,
Lugubre, qu'elle prend pour un avis des cieux.

CASCA.

Fort bien. Les sénateurs, foule déjà groupée
Sous le portique saint que dédia Pompée,
Voulaient mettre aujourd'hui le sceptre dans ta main,
Et proclamer César roi du peuple romain;
Mais puisque Julius pense qu'il est plus sage
De rester au palais, je ferai son message.
« Notre consul attend, vont dire les railleurs,
« Que sa tremblante épouse ait des songes meilleurs.
« Rentrons dans nos foyers. Mais il faut qu'on le sache,
« César comme un autre homme a peur ; César se cache !

CÉSAR.

Tu l'entends, Calpurnie? on dira que j'ai peur.

CALPURNIE.

On ne le dira point !

CASCA.

Un songe, une vapeur,
Rien de plus, et voilà ta grande âme troublée !
Est-ce donc le moment de rompre l'assemblée ?
Crois-moi, vers la couronne étends vite la main :
Le peuple aujourd'hui veut, — mais voudra-t-il demain ?

CÉSAR.

Tu dis vrai ; je te suis.

CALPURNIE.

César ! César ! demeure...
Hélas ! tu me l'avais promis.

CÉSAR.

Oui, tout à l'heure,
Quand l'ombre encor sur nous pesait, l'ombre qui nuit !
Pour toi j'avais pitié des terreurs de la nuit.
Voici le jour ! avec les fantômes lugubres
S'évanouit l'étoile aux rayons insalubres ;
Et le matin, couvert de son rouge manteau,
Marche dans la rosée aux flancs bruns du coteau.
Vois, la réalité chasse les vains mensonges,
Et les êtres vivants ont remplacé les songes.

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, CINNA, TRÉBONIUS, CIMBER, CONJURÉS, SÉNATEURS, CLIENTS, venant pour la salutation.

CALPURNIE.

César! César!

CÉSAR.

Voilà ta frayeur qui renaît?

CALPURNIE.

Quoi! vous partez?

CÉSAR.

Depuis que César se connaît,
Semblable au char d'airain lancé dans la carrière,
César n'a jamais fait un seul pas en arrière!
S'il tombe, ce sera comme tombe un vainqueur,
Le front sur la poussière et la blessure au cœur!
Cinna, Trébonius, Philotas, Timagène,
Soyez les bienvenus! entrez, rien ne vous gêne.
Au sénat! au sénat! Mon plus beau jour a lui.

TOUS.

Au sénat! au sénat!

CALPURNIE.

Dieux bons, veillez sur lui!...

(Ils sortent tous, excepté Calpurnie, qui tombe à genoux devant l'autel des dieux domestiques.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

## L'ENTRÉE DU SÉNAT.

A gauche, le portique de Pompée, avec un escalier de marbre. A droite, en face, la statue colossale de Pompée. Au fond, la vue de Rome.

## SCÈNE PREMIÈRE.

(Des citoyens de tous les états sont en scène au lever du rideau.)

FABER.

Ils vont le nommer roi !

VALENS.

Les rois sont trop pesants !

UN AUTRE CITOYEN.

On s'en passe depuis plus de quatre cents ans.
Malheur, si des Tarquins le trône se redresse !

UN AUTRE.

Ce pauvre Lucius tremble pour sa Lucrèce.

FABER.

Je n'aime pas non plus les Tarquins ; mais je croi
Que, pour exterminer le Parthe, il faut un roi.
Voilà ce que m'a dit un Étrusque, homme habile,
Qui sait lire au volume écrit par la Sibylle.

VALENS.

Oui ; mais le nom de roi me semble hasardeux.
Brutus et Cassius ont juré tous les deux

Qu'ils ne permettront pas que ce vainqueur du Rhône
Mette jamais le pied sur les marches d'un trône;
Et certes, Cassius et Brutus, mes amis,
Sont hommes à tenir tout ce qu'ils ont promis!

VOIX dans la foule.

César! vive César!

UN CITOYEN, à un autre.

Range-toi donc, brave homme!
Tu m'empêches de voir.

LA FOULE.

Vive le dieu de Rome!

(Entre César, avec un grand nombre de sénateurs et de clients.)

## SCÈNE II.

CÉSAR, accompagné de tous ceux qu'on a vus chez lui à la fin du quatrième acte; BYRRHA, UN DEVIN, puis HÉLÈNE; PEUPLE, ARTISANS, SOLDATS, etc., etc. Du côté opposé à celui par lequel César est entré, BRUTUS et CASSIUS, qui se tiennent à l'écart.

CÉSAR, au devin.

Et les ides, — ce jour pour ma perte fixé!
Il est venu.

LE DEVIN.

Venu, César; mais non passé!

HÉLÈNE, voilée, s'approchant de César

César, lis ce billet.

CÉSAR.

Beauté mystérieuse,

Je lirai, mais plus tard : l'heure est trop sérieuse!
Et le fils de Vénus a, dans un pareil jour,
Peu de temps à donner aux messages d'amour.

HÉLÈNE.

Il est de Cythéris.

CÉSAR.

D'elle? C'est autre chose.

(Il vient sur le devant du théâtre pour lire le billet; les conjures et la foule demeurent à quelque distance.)

CASCA, à Trébonius.

Que veut donc cette femme à César?

TRÉBONIUS.

Je suppose
Que c'est quelque vertu de médiocre aloi;
Ou bien quelque matrone, invoquant cette loi
Que sous le ridicule en vain nous étouffâmes,
Et qui doit à César livrer toutes les femmes.

CÉSAR, lisant.

« Crains Brutus, ô César! Prends garde à Cassius.
« Observe bien Cinna, Casca, Trébonius.
« Ruga, Cimber, Gurgès, ont subi ta censure,
« Et dans ces cœurs profonds saigne encor la blessure!
« On traîne avec des fleurs la victime à l'autel...
« Si véritablement tu n'es pas immortel,
« Veille sur toi, César, — et leur complot s'ajourne.
« Si tu l'es, que ton œil un moment se détourne
« Pour voir dans l'ombre, loin de ces hommes flétris,
« Celle qui te contemple à genoux!

« CYTHÉRIS. »

Pauvre femme, pour moi combien ta crainte est vive!

Que huit jours seulement encore César vive,
Il ne restera plus, oh! c'est à parier,
Une feuille, une seule, à ton chétif laurier!

(Il appelle.)

Hélène? — Disparue!

(Pendant qu'il écrit sur ses tablettes, les conjurés suivent des yeux tous ses mouvements, et s'entretiennent à voix basse, avec une certaine inquiétude.)

(Écrivant.)

« Oh! bienfaisant génie
« Dont l'aile sur mon front plane, douce harmonie,
« Je réponds à ta voix triste comme un adieu :
« Fille de l'Ilissus, non, César n'est pas dieu;
« César n'est qu'un mortel! mais son pouvoir est ample,
« Et César veut construire, en marbre grec, un temple
« A Vénus dévouée, afin que Cythéris
« Ait sa blanche statue à côté de Cypris! »

(Appelant.)

Byrrha!

BYRRHA.

Noble César!

CÉSAR.

Va porter ces tablettes

CASSIUS, à Brutus.

(Ils causent depuis quelque temps à voix basse.)

Vous êtes résolu, Brutus?

BRUTUS.

Comme vous l'êtes.

CASSIUS.

Ainsi nous avons tout mûrement calculé :
Cimber, pour le rappel de son frère exilé,

Va supplier César, qui de ce consulaire
A déjà refusé la grâce avec colère.
C'est un nouveau refus, et plus dur, j'en réponds.
Quand nous verrons Cimber se relever, frappons!

CIMBER, s'approchant de César.

O César! fils des dieux! le monde est ta conquête :
A tes genoux sacrés j'apporte ma requête.

CÉSAR.

La flatterie? Allons, c'est un pauvre moyen :
Je n'aime pas, Cimber, qu'un libre citoyen,
Qu'un noble sénateur, couvert du laticlave,
Aux pieds de son égal rampe comme un esclave!
Faut-il que ton orgueil s'humilie à ce point?
Voyons si ta demande est juste, ou ne l'est point?
Parle donc, mais debout, sans réticence, et comme
Un homme doit parler en face d'un autre homme!

CIMBER.

Son oreille à ma plainte est sourde, je le vois.
Eh bien! alors est-il ici quelque autre voix
Qui puisse, me rendant le juge moins contraire,
Obtenir de César la grâce de mon frère?

(Tous se rapprochent de César, en cherchant leurs armes dans leurs toges.)

CASSIUS.

Tu pardonnais jadis après avoir puni,
César! Accorde-nous le rappel du banni.

CÉSAR.

Cimber est exilé, Cassius; et j'estime
Que jamais un exil ne fut plus légitime.

Ainsi tu ne peux rien contre ma volonté :
Elle ne change pas, — c'est l'immobilité!

CASCA.

Au malheur de Cimber que César compatisse!

CÉSAR.

Non; la pitié serait aujourd'hui l'injustice.
Voyez plutôt : Brutus nous écoute, rêveur,
Et ne demande point cette injuste faveur.

CIMBER, se relevant.

Eh bien donc!...

(Tous font un mouvement.)

BRUTUS, aux conjurés.

Un instant! — César, ta bouche auguste
Dit que je ne saurais demander rien d'injuste.
Si tu veux me prêter l'oreille, tu verras
Que ma prière est juste, et tu l'exauceras.

CÉSAR.

Viens, Brutus.

BRUTUS.

Faites place!

(Il s'approche de César.)

CÉSAR.

Il m'a laissé l'attendre!...

BRUTUS.

Nos mains, l'une vers l'autre, encor peuvent se tendre.
Dis un mot : ton désir, le mien, tout s'accomplit!
Seulement la clepsydre est là qui se remplit...
Le temps vole, César! César, l'heure éternelle
Peut-être en ce moment nous touche de son aile!
Écoute-moi.

CÉSAR.

Mon fils!

BRUTUS.

Pour que je sois ton fils,
César, refais d'abord tout ce que tu défis:
Les consuls, les tribuns, élus d'un peuple libre,
Et le patriciat, nécessaire équilibre;
Pour que je sois ton fils, rends-nous la liberté;
Pour que je sois ton fils, dis: Plus de royauté!

CÉSAR.

Mon fils!

BRUTUS.

César! César! comme la tombe lourde,
Ma poitrine fermée à ta voix reste sourde:
Si tu veux qu'elle s'ouvre, il faut, consul loyal,
N'étendre plus ta main vers le bandeau royal.
La vieille république, espères-tu l'abattre?
C'est folie! Apprends donc que nous sommes vingt-quatre,
Vingt-quatre sénateurs, dévoués et tout prêts,
Qui venons de jurer que tu ne monterais
Au trône, sous les yeux de Rome que tu navres,
O César, qu'en mettant le pied sur nos cadavres!

CÉSAR.

Mon fils!

BRUTUS.

Eh bien! ton fils... Oui, ton fils, si tu veux, —
Car le vent de la mort souffle dans nos cheveux!
Pour Rome et pour César vois ma tendresse amère:
Je les aime encor plus que l'honneur de ma mère!
* Oui, Brutus est ton fils, si, d'un bras hasardeux,

* Tu n'élargis ce gouffre immense entre nous deux,
* Abîme où tour à tour liberté, lois, suffrage,
* Sont venus s'engloutir de naufrage en naufrage!
* Oui, ton fils, si dans Rome enfin nous te voyons
* Briser le diadème, astre aux fatals rayons,
* Qui verse la démence et le vertige pâle
* Au front des Alexandre ou des Sardanapale!
Oui, cesse de jeter au sénat tes défis;
Maintiens la république, et tu diras : Mon fils! —
Mais de sa liberté quand Rome désespère,
César n'est qu'un tyran, César n'est pas mon père!

CÉSAR.

Il faut que la pensée, éclose en mon cerveau,
Sans détruire l'ancien, crée un monde nouveau.
Je te l'ai déjà dit, je te le dis encore:
Ton œil suit le couchant, — je regarde l'aurore.
Dans Rome et l'univers tout marche à l'unité:
La République, ami, n'est pas la Liberté!

BRUTUS.

Ne va point au sénat, César, je t'en supplie!

CÉSAR.

Laisse-moi, cher Brutus!

BRUTUS.

César, mon genou plie...
César, je t'en conjure encor, demeure!

CÉSAR.

Non.

BRUTUS.

Mon père!...

CÉSAR.

Enfin ta bouche a proféré ce nom!
Merci, Brutus. — Adieu.

(Il fait quelques pas vers le portique.)

BRUTUS.

Le châtiment s'apprête!
Une dernière fois, mon père, arrête!

LE DEVIN, dans la foule.

Arrête!

CÉSAR.

Brutus, c'est un nouveau Rubicon à franchir.
Le sort en est jeté!

(Il monte les marches du portique.)

BRUTUS, aux conjurés.

Je n'ai pu le fléchir!

(Avec une profonde tristesse.)

Dieux cléments!

CASSIUS, tirant son poignard.

Fils de Rome, allons!... A notre tâche!

(Tous s'élancent sur les marches, et frappent César.)

CASCA.

Tiens, César!

CÉSAR.

Assassin!

CIMBER.

Tiens, César!

CÉSAR.

Lâche! lâche!

CASSIUS.

Tiens, César! tiens, voici pour Pharsale!

(Bas.)

Et voici

Pour Cassius !

(César, qui a disparu quelques moments dans ce tourbillon d'hommes et de poignards, se fait jour à travers la foule, et vient, tout sanglant, les bras tendus vers Brutus, comme pour lui demander secours.)

BRUTUS.

Pour Rome !...

(Il frappe César en détournant les yeux.)

CÉSAR, se voilant dans sa toge.

Et toi, Brutus, aussi !

(Il fait quelques pas en arrière, chancelle, et va tomber derrière la statue de Pompée. Deux têtes se lèvent au-dessus de la foule : celles d'Octave et de Cléopâtre.)

CLÉOPATRE, à part.

Il est mort !

OCTAVE, à part.

Il est mort !

ANTOINE, accourant.

César ! César !

LE DEVIN.

Demeure !

Ou bien, comme César, il faut qu'Antoine meure !

LES CONJURÉS.

Liberté ! délivrance !

VOIX, dans la foule.

O meurtre !... assassinat !

UN CITOYEN, se sauvant.

César vient de tomber aux marches du sénat !

UN AUTRE.

Là, près de la statue !

UN AUTRE.

Aux pieds du grand Pompée!

CASSIUS.

La tyrannie est morte!

CASCA.

Oui, nous l'avons frappée!

VOIX, dans la foule.

Au secours! au secours!

BRUTUS.

Citoyens! sénateurs!
A vos places restez comme vos deux préteurs...
Mais pourquoi cette foule en désordre, effrayée?
Rome est libre! voilà notre dette payée.

(Bas à Cassius.)

Il nous faut joindre, ami, l'action au discours:
Vite, prends la moitié des nôtres, — et parcours,
Du Tibre au Quirinal, du Cœlius au Tibre,
Tous les quartiers de Rome, en criant: *Rome est libre!*
Moi, pendant ce temps-là, pour tout pacifier,
Je vais expliquer l'œuvre, et la sanctifier!

CASSIUS.

J'y vais! — Courons, amis!

BRUTUS, aux conjurés.

Aucune violence! —
Citoyens...

TOUS.

Ecoutons! Brutus parle. — Silence!

BRUTUS.

Les glaives au fourreau maintenant sont remis.
Écoutez jusqu'au bout sans m'interrompre, amis!

Je vais plaider ma cause !... elle est sainte et profonde :
C'est la cause de Rome et la cause du monde !
Citoyens, jugez-moi froidement, sagement,
Et ne vous hâtez point dans votre jugement ;
Car c'est une sentence auguste et solennelle,
Qui dans l'âge futur va descendre, éternelle !
Ainsi ne donnez rien au caprice, au hasard.
Si parmi vous se trouve un ami de César,
Je lui dis, — et d'un cœur où la pitié frissonne : —
Brutus aimait César autant, plus que personne !
Peuple, si maintenant tu demandes pourquoi
Brutus vient de frapper César, je réponds, moi
Qui donnerais mon sang pour celui qui m'arrose :
C'est que Brutus aimait Rome avant toute chose ! —
* Depuis que Rome est libre et que César est mort,
* Ayant fait mon devoir, je n'ai plus de remord.
* Citoyens maintenant, esclaves tout à l'heure,
* Regrettez-vous César ? — Il m'aimait : je le pleure !
* Il fut grand : je l'honore entre tous les humains !
* Il fut ambitieux : je l'ai tué ! — Romains,
* S'il est sur ce pavé, qu'un sang précieux lave,
* Un homme assez abject pour vouloir être esclave ;
* Un homme à ce point lâche, à ce point insensé,
* Qu'il parle celui-là !... car il est offensé.

TOUS.

* Non ! — Personne !

BRUTUS.

* Je n'ai donc offensé personne,
* Et mes intentions aucun ne les soupçonne.
* Compatriotes, vous qui m'avez entendu,

* Je parlais à vos cœurs, vos cœurs m'ont répondu !
* Moi Brutus, j'ai tué non-seulement un homme,
* Mais le plus tendre ami, pour le salut de Rome !...
Et quand Rome voudra fixer mon dernier jour,
Je garde ce poignard pour mourir à mon tour !

VOIX, dans le peuple.

Vivez, Brutus ! vivez !

UN CITOYEN.

Ce n'est pas vous qu'on tue !

UN AUTRE.

Au vertueux Brutus dressons une statue !

UN AUTRE.

Donnons-lui du tyran le palais et le char !

VALENS.

Oui, qu'il succède à l'autre !

TOUS.

Oui, qu'il soit fait César !

BRUTUS.

(Un des conjurés accourt, et parle bas à Brutus.)

Amis, notre action, dans cette heure de crise,
Sur quelques points de Rome est encor mal comprise.
Cassius parle en vain : la foule le maudit.
Suivez-moi, répétant ce que je vous ai dit !

VOIX, dans le peuple.

Oui, oui, suivons Brutus !

UN CITOYEN.

D'abord, dans Flaminie !

UN AUTRE.

Dans Suburre !

UN AUTRE.

Partout, puisqu'on le calomnie! —
Honte aux mauvais Romains! honte aux cœurs sans vertus,
Qui ne penseraient pas comme pense Brutus!

(Ils sortent tous avec Brutus.)

## SCÈNE III.

ANTOINE, seul. (Il va prendre le corps de César qui est tombé derrière la statue, et l'apporte en sanglotant sur le devant du théâtre, près des marches du portique. — Pendant les vers suivants, le théâtre, vide un instant, se remplit peu à peu.)

(Mettant un genou en terre.)

Oh! ne crois pas qu'Antoine aujourd'hui t'abandonne,
Pauvre cadavre encor saignant! Ami, pardonne:
J'attendais leur départ, afin de pouvoir seul
Étendre ma douleur sur toi comme un linceul!
Aussi vrai que tous deux souvent nous triomphâmes,
Oh! je te vengerai!... Malheur à ces infâmes
Qui, sombres, éblouis sous ton rayon sacré,
S'entre-blessaient aux flancs du héros massacré! —
Sur notre siècle impie où tout va se confondre,
La malédiction des siècles viendra fondre!
C'est toi qui retenais dans l'antre souterrain
La Discorde et le Meurtre avec ton bras d'airain:
Mais la destruction et les guerres civiles
Vont, comme un noir volcan, s'épandre dans nos villes,
Et de ce feu lugubre, attisé par le vent,
Pas un de tes bourreaux ne sortira vivant!!

VALENS.

Qui donc pour le tyran a de pareilles larmes?

ANTOINE.

Moi, l'ami de César, moi, son compagnon d'armes!
C'est l'ami que je pleure, et non pas le tyran.

UN CITOYEN.

Marc-Antoine?

UN AUTRE.

Il aimait César. Moi, je comprend.

FABER.

Moi de même.

VALENS.

Les pleurs, qui veut les interdire?
Personne. — Mais surtout qu'il ne vienne pas dire
Que ces grands citoyens, nés pour notre bonheur,
Cassius et Brutus, ne sont pas gens d'honneur!
Je n'aurais plus alors de pitié, pas la moindre;
Et l'ami de César pourrait bien le rejoindre!

ANTOINE.

Oh! ce n'est pas que j'aie ici l'intention
De blâmer cette grande et terrible action...
Ceux qui l'ont accomplie étaient purs, au contraire.
Mais vous savez, toujours l'ami, le fils, le frère,
Dit quelques mots sacrés sur le frère endormi,
Sur le morne cercueil du père ou de l'ami!
Pour le suprême adieu, l'hommage funéraire,
César n'a qu'un ami... point de fils! point de frère!
Et ce dernier tribut, de la tombe espéré,
Quand vous l'aurez permis, c'est moi qui le paierai!

FABER.

C'est juste !

UN AUTRE CITOYEN.

Oui.

VALENS, à Antoine.

Parle donc !.. Mais pas un mot d'outrage
Contre ces hommes purs, la gloire de notre âge !

ANTOINE.

Non ; je viens, mes amis, — cela peut s'avouer, —
Pour inhumer César, et non pour le louer.
Le mal que nous faisons nous survit : le bien tombe,
Et disparaît souvent avec nous dans la tombe ! —
Tout à l'heure Brutus, l'esprit judicieux,
Vous a dit que César était ambitieux !

TOUS.

Oui ! oui !

ANTOINE.

Puisque Brutus l'a dit, cela doit être ;
Car Brutus est un homme honorable ! — Peut-être
César eut-il ce tort ?

VALENS.

Il l'eut assurément !

ANTOINE.

La faute est grave, mais grave est le châtiment ! —
J'aimais César, César m'aimait. Je me rappelle
Qu'il fut toujours pour moi juste, bon et fidèle ;
Mais Brutus dit qu'il fut ambitieux : Brutus
Est un homme d'honneur, sage, plein de vertus ! —
Il est vrai que César, pauvre débris qu'on foule,

(Le peuple s'aperçoit seulement alors que César est à terre. — Deux

ou trois hommes vont chercher une civière et couchent le cadavre dessus, pendant le discours d'Antoine.)

Ramenait dans vos murs les rois captifs en foule,
Pour que sa main guerrière et féconde jetât
Leurs énormes rançons aux coffres de l'État.
Il est vrai que César, après mainte campagne, —
Sur l'Afrique et l'Asie, et la Gaule et l'Espagne,
Levant de lourds tributs, argent, moissons, troupeaux,
Avait de l'Italie allégé les impôts.
Il est vrai que César, dans les sombres disettes,
Gémissait, vous sachant pauvres comme vous êtes,
Et, quand le blé manquait dans nos larges greniers,
En achetait pour vous, de ses propres deniers!...
Pourquoi l'ambition, dans un cœur enfermée,
De plus durs éléments n'est-elle point formée?
César ambitieux!... Qui le dit? — Par bonheur,
C'est Brutus, — et Brutus est un homme d'honneur!
Pourtant, rappelez-vous qu'au jour des Lupercales,
Fête que vous rendaient ses mains pontificales,
Ce bandeau qu'à César trois fois j'ai proposé,
César, l'ambitieux! trois fois l'a refusé.
Chacun le sait, chacun l'a vu : je puis le dire.
Mais ce n'est pas Brutus que je veux contredire,
Moi dont le triste cœur, éteint comme un flambeau,
Sur le cœur de César va dormir au tombeau!

FABER.

Dis-moi, que penses-tu, voisin, de ce langage?

VALENS.

Qu'il est plein de raison; c'est ton avis, je gage?

FABER.

Oui, par Castor!

VALENS.

César était sans contredit
Ambitieux, — c'est vrai, puisque Brutus le dit; —
Mais il aimait le peuple : il l'aimait bien!

FABER.

Oui, certe!

UN AUTRE CITOYEN.

Il avait le cœur bon, la main toujours ouverte.

FABER, à demi-voix.

Comme je le regrette!

VALENS.

Et moi, si tu savais...!

FABER.

Ami, nous en verrons peut-être un plus mauvais!

VALENS.

Pauvre Antoine! il fait mal à voir... Dieux! comme il pleure!

ANTOINE.

Oh! quand je pense, amis, que César tout à l'heure,
Formidable, et pareil à Jupiter tonnant,
Parlait, du Capitole, au monde frissonnant,
Et qu'il n'a même plus, sans voix et sans haleine,
De quoi faire trembler une herbe dans la plaine!
Quand je pense que rois, princes, fiers potentats,
A qui César laissait par pitié leurs États,
Nobles, patriciens, dans la poussière vile
Tout à l'heure à ses pieds rampaient, foule servile,
Et qu'à présent, hélas! pas un front n'est courbé
Devant l'écroulement du colosse tombé!

Que pas une douleur, compagne qui protége,
A ce mort glorieux ne vient faire cortége!
Et cependant voici, bon peuple, un parchemin
Écrit par César même, et scellé de sa main :
Le voici! — N'allez pas croire au moins que je veuille,
Dans un pareil moment, vous lire cette feuille,
Qui pourrait, dans vos cœurs tristement combattus,
Nuire à ces hommes purs, Cassius et Brutus!
Si je lisais pourtant!... car cet écrit vous touche, —
Je vous le dis, — dans Rome il n'est pas une bouche
Qui ne baisât les plis sacrés de ce manteau
D'où le sang tombe, ainsi qu'un torrent du coteau!
Sang noble et précieux, Romains, sang d'un grand homme
Qui voulait enfermer tout l'univers dans Rome;
Gigantesque projet qu'il eût effectué,
Si deux hommes d'honneur ne l'avaient pas tué!

FABER.

Quel est ce parchemin?

ANTOINE.

Environné de haine,
César avait, hélas! prévu sa fin prochaine :
Oui, le pauvre César m'en parlait constamment;
Et naguère il m'avait remis ce testament.

TOUS.

Marc-Antoine, lisez! — Lisez sans plus attendre!
Lisez le testament! — Nous voulons tous l'entendre!

ANTOINE.

Mieux vaut pour vous, amis, ne le connaître point,
Car déjà votre œil flambe, et vous serrez le poing;
Car vous, qui n'êtes pas faits de bronze ou de pierre,

Votre cœur se romprait comme votre paupière,
Et vos pleurs, épanchés au milieu des sanglots,
De ce fleuve de sang viendraient grossir les flots!
Et qu'arriverait-il alors? Dieux! quels désastres!...
Quelle imprécation irait frapper les astres,
Si vous reconnaissiez que ces hommes d'honneur
Ont tué votre gloire, hélas! votre bonheur!

TOUS.

Lisez! nous le voulons! Rome entière l'exige!

ANTOINE.

Oh! ne m'y forcez pas : vous auriez tort, vous dis-je.

TOUS.

Non, lisez!

ANTOINE.

Mes amis, un instant! car je vois
Que vos gémissements étoufferaient ma voix.
Et, regardez, voici la noble Calpurnie!
La perle que jamais nul souffle n'a ternie,
La matrone au cœur chaste, au front sévère et doux,
Qui vient, redemandant le corps de son époux,
Pleurer sur la victime à vos yeux massacrée! —
Place, amis! — la douleur d'une veuve est sacrée!...

TOUS.

Oui, place!

(Calpurnie entre avec ses femmes.)

UN CITOYEN.

Taisons-nous, comme au pied des autels!

CALPURNIE.

Mon cher César! où donc est-il?

(Se jetant éperdue sur le corps de César.)

Dieux immortels!

ANTOINE.

Le voilà, Calpurnie, en face de Pompée!
Et vos pressentiments ne vous ont pas trompée...
Le voilà cet ami de tous, ce protecteur,
Seul — et comme toujours — sans garde, sans licteur,
Lorsqu'au milieu de nous, dans sa bonté profonde,
Il souriait, donnant la main à tout le monde,
Au riche, au pauvre, au noble, au passant inconnu,
Au fier patricien comme à l'esclave nu! —
Que l'horreur maintenant dans vos âmes pénètre!...

(Il saisit le manteau qui recouvre le corps de César, et s'élance sur les marches du portique.)

Ce manteau, mes amis, vous devez le connaître?...
Le soir où Julius vainquit les Nerviens,
Il portait ce manteau guerrier ; je m'en souviens.
Il le portait encor dans ce jour où Pharnace
N'eut pas même le temps d'achever sa menace.
Voyez à cet endroit combien de sang versé!
Comme de Cassius le fer l'a traversé!
Cette large ouverture au pan que je soulève,
Le furieux Casca l'a faite avec son glaive!
Là s'acharnait Cimber! là, frappant au hasard,
Le bien-aimé Brutus a poignardé César!!
Et, lorsqu'il retira sa parricide lame,
Voici jusqu'où le sang de César, avec l'âme,
Jaillit, — comme pour voir, à grands flots échappé,
Si véritablement Brutus avait frappé!
Car il aimait Brutus, sollicitude amère!

Il l'aimait comme un fils, et d'un amour de mère! —
Oh! maintenant vos cœurs se brisent à moitié;
Vous sentez le pouvoir de la douce pitié!...
Vous pleurez! — N'est-ce pas que les pleurs ont des charmes?
Pleurez, amis!... ce sont de généreuses larmes! —
Oui, voilà ce qu'ont fait glaive, poignard, couteau!...
Mais vous ne connaissez que les trous du manteau :
Voici le corps! voici toutes les meurtrissures!
Environnez César, et comptez ses blessures!...
Venez tous! Le voici lui-même déchiré,
Déchiré par Brutus, l'enfant dénaturé!!!

UN CITOYEN.

O spectacle navrant!

UN AUTRE.

O deuil! ô perte immense!

UN AUTRE.

Rome, pleure avec nous : ta ruine commence!

TOUS.

Des haches! des flambeaux!

ANTOINE.

Un moment. Arrêtez!

VALENS.

Le noble Antoine parle, écoutons!

TOUS.

Écoutez!

ANTOINE.

Amis, ce n'est pas moi qui du flot populaire
Voudrais faire monter la fiévreuse colère :
Brutus et Cassius, vous-mêmes l'avez dit,
Sont des hommes d'honneur...

VALENS.

Non. Rome les maudit!

ANTOINE.

Amis, votre douleur, montant jusqu'au délire,
Vous a fait oublier ce que je dois vous lire...

TOUS.

C'est vrai! Le testament?

ANTOINE.

Je le tiens de sa main.
Et César qui t'aimait, ô bon peuple romain,
N'a pas voulu tomber sous des haines perverses,
Sans léguer à chacun de vous trois cents sersterces!

UN CITOYEN.

Noble César!

UN AUTRE.

Royal César!

UN AUTRE.

Honte et remord!
T'avoir laissé mourir...

TOUS.

Nous vengerons ta mort!

ANTOINE.

De plus, amis, César vous lègue ses portiques,
Ses vergers, ses grands parcs aux platanes antiques...

(Octave et Cléopâtre, qui avaient disparu, se glissent dans la foule. Ils sont enveloppés chacun d'un manteau qui les cache aux yeux l'un de l'autre.)

CLÉOPATRE, à part.

Quel est ce testament?

OCTAVE, à part.

C'est le mien!

ANTOINE.

Chevaliers,
Jetez vos bracelets, vos armes, vos colliers[1],
Sur le corps de César!... Et vous, blanches matrones,
Des fleurs à pleines mains! guirlandes et couronnes!
Pour que, dans un instant, quand la flamme aura lui,
César ait un bûcher qui soit digne de lui!

CLÉOPATRE.

Plus rien à faire ici! Je vois ce qu'on médite...
Adieu pour jamais, Rome! Adieu, ville maudite!

CITOYENS.

Bancs, siéges, brisons tout!

D'AUTRES.

Des cyprès! des lauriers!

OCTAVE, bas à Antoine.

Est-ce que par hasard, seigneur, vous m'oublieriez?

ANTOINE.

Non! car de Julius la volonté suprême,
Pour Antoine, est la voix de Jupiter lui-même. —
Romains!...

(Le peuple se rapproche d'Antoine).

Ce testament n'est pas lu tout entier :
Apprenez qui César nomme son héritier.
Que ce nom glorieux dans votre cœur se grave!...
L'héritier de César...

TOUS.

Quel est-il?

ANTOINE.

C'est Octave!

(Octave jette son manteau, et paraît sous la robe blanche des candidats.)

BEAUCOUP DE VOIX, dans la foule.

Oui. Vive Octave! — Octave au Capitole! — en char!

D'AUTRES.

Octave au Capitole!

D'AUTRES.

Au champ de Mars, César!

(On emporte d'un côté le corps de César; de l'autre, Octave, enlevé sur les bras du peuple, est conduit au Capitole.)

TOUTE LA FOULE.

Mort, mort à Cassius! — Mort à Brutus, l'infâme!

BYRRHA, entrant suivi de gladiateurs, — une torche dans une main, un poignard dans l'autre.

Gladiateurs! à nous le fer, à nous la flamme!
Vengeons, vengeons César!

(Des cris de mort se font entendre partout. Une lueur d'incendie éclaire le théâtre.)

ANTOINE, sur les marches du sénat.

Et maintenant, va, cours,
Désordre! Te voilà lancé: poursuis ton cours!
Emplis Rome, déborde!... et que ton flot qui gronde,
Roulant sur l'Italie, envahisse le monde!

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

# ÉPILOGUE[1].

Un site désert, la nuit. Sapins, rochers et marais, tristement éclairés par une lune blafarde.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### BRUTUS, TITINIUS.

(Bruit d'armes et cris d'effroi derrière le théâtre.)

PLUSIEURS VOIX.

Fuyez! fuyez! fuyez!

TITINIUS, accourant.

Seigneur, de roche en roche
Gagnez les bois, fuyez : le vainqueur se rapproche!
N'attendez pas qu'il faille, en ces âpres chemins,
Imiter Cassius, et mourir de vos mains!...
Car Brutus ne voudra jamais, comme un esclave,
Marcher, les bras liés, devant le char d'Octave.

BRUTUS.

Cassius est donc mort?

TITINIUS.

Mort!

BRUTUS.

Tu l'as vu?

[1] L'épilogue peut être supprimé à la représentation.

TITINIUS.

Glacé,
Tenant encor le fer qui l'avait traversé!...

BRUTUS.

Hé quoi! pas un ami, dans ce moment suprême,
N'a dirigé le glaive?

TITINIUS.

Il s'est tué lui-même. —
Mais j'entends le fracas des armures : oh! fuis!...
Il en est temps encor, Brutus!

BRUTUS.

Va, je te suis.

## SCÈNE II.

BRUTUS, seul.

C'est l'ombre de César qui, parmi les tempêtes,
Secouant l'épouvante au-dessus de nos têtes,
Semblable à Némésis, déesse du remord,
Une torche à la main va promener la mort!
De tous les meurtriers de César, moi je reste
Le seul et le dernier vivant!... Je suis Oreste. —
Vingt-trois ont disparu. Le feu, l'onde ou le fer,
Les a jetés, râlant, aux ombres de l'enfer!
Ce que nous avons pris, d'un accord unanime,
Pour une action juste, et sainte, et magnanime,
Oh! ce n'est qu'un forfait, — tellement odieux,
Que, pour le châtier, il faut la main des dieux!
Oui, la nature semble elle-même le dire!...

Depuis deux ans, toujours ardente à nous maudire,
Elle pleure César dans la tombe enfermé!
Et, comme s'il était son enfant bien-aimé,
Dans la création jetant sa plainte amère,
Elle porte le deuil, inconsolable mère! —
Maintenant c'est à peine encor si nous voyons
Le soleil, qui, versant quelques pâles rayons,
Ne mûrit même plus, feu triste et monotone,
Ni les moissons d'été, ni les pampres d'automne.
Quoi! le flanc de la terre est-il donc épuisé?...
Non; le sang de César avait tout arrosé!...
Lorsque César vivait, la plaine était fertile! —
Action monstrueuse!... hélas! crime inutile!...
Quand nous avions le monde à reconstituer,
Ce n'était pas César qu'il nous fallait tuer :
C'était, puisqu'en lambeaux la république tombe,
La morte qu'il fallait ranimer dans sa tombe!...
Le passé, l'avenir se dressent contre nous. —
Serait-il vrai — je sens frissonner mes genoux —
Que, perdant une cause ou la faisant immonde,
Le meurtre politique est sans fruit pour le monde?
Et, tout couvert de sang, me faut-il avouer
Que l'infâme poignard tranche sans dénouer?
* S'il en était ainsi..., meurtriers que nous sommes!
* Toutes mes notions sur les dieux, sur les hommes,
* N'étaient rien qu'un vertige, un éblouissement;
* Et moi je reconnais, à mon dernier moment,
* Que ce flambeau des temps passés, tremblant dans l'ombre,
* A la lueur duquel j'ai lu mon devoir sombre,
* N'était qu'un feu trompeur, guide fourbe qui nuit,

* Et nous pousse à l'abîme où s'engouffre la nuit!
Oh! de ta liberté, Rome, je désespère!
Ainsi j'aurais mieux fait de l'appeler mon père,
Cet homme, astre immortel qui sur notre âge a lui,
Et mieux fait de courber le genou devant lui! —
A Sardes, une fois, vers cette heure nocturne,
N'ai-je pas vu marcher son ombre taciturne,
Qui, vers moi soulevant ses regards abattus,
Dis : « Tu me reverras à Philippes, Brutus! »
Nous sommes à Philippe : aux champs de Macédoine.
Vaincu, je fuis devant Octave et Marc-Antoine!
Je n'ai plus qu'un lien sur terre : Porcia,
Qu'à mon sombre destin l'hymen associa!
Viens, spectre formidable, et que ta voix profonde
Dise le dernier mot des choses de ce monde :
Car je l'ai demandé jusqu'ici vainement
A la philosophie, oracle impur qui ment! —
Je t'en conjure, ô toi que la nuit lourde enferme,
Apparais! je t'attends, l'âme sereine et ferme!...
Viens, tel que je t'ai vu, dans mes rêves, souvent :
Je serai calme et froid comme près d'un vivant!

(Il attend immobile; mais Straton seul paraît derrière lui.)

## SCÈNE III.

### BRUTUS, STRATON.

STRATON.

Seigneur!

BRUTUS.

Eh bien ?

STRATON.

Hélas !

BRUTUS.

Parle sans plus attendre...
Tu viens dans un moment où je puis tout entendre.

STRATON.

Porcia...

BRUTUS.

(Straton baisse la tête et pleure.)

Morte? — Aussi!... Qu'elle repose en paix !
Le lien était donc brisé?... Je me trompais. —
Straton ?

STRATON.

Seigneur ?

BRUTUS.

Approche.

STRATON.

Hélas! mon noble maître,
Fuyez! c'est vous qu'on cherche... Il est trop tard peut-être!

BRUTUS.

* Sois calme : l'ennemi, comme toi je l'entend;
* Mais pour fuir son atteinte il suffit d'un instant.
* A genoux!

STRATON, s'agenouillant.

* J'obéis.

BRUTUS.

* Puisque, toujours près d'elle,
* La pauvre Porcia t'a vu bon et fidèle,
* Straton, écoute. — Elle est libre avant son époux, —

* Je vais l'être à mon tour : sois libre comme nous !

(Il lui touche la joue pour l'affranchir, et le relève.)

STRATON.

* Que puis-je faire encor, seigneur, ou vous promettre ?

BRUTUS.

* Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

STRATON.

* Plus que ma vie, ô maître !

BRUTUS.

Eh bien ! tu vas me rendre un service, un dernier !

STRATON.

Lequel ?

BRUTUS.

(Il lui donne son épée, et en tourne la pointe vers sa poitrine.)

Je ne veux pas être leur prisonnier...
Comprends donc !

STRATON, se voilant le visage avec son bras.

Oh !

(En ce moment l'ombre de César apparait, et passe en disant :)

Brutus ! Brutus ! Brutus !

BRUTUS.

Pauvre ombre !
C'est toi : Rome n'est plus que ruine et décombre !...
Tu m'appelles, je viens... Point de retards, oh ! non !

(Se jetant sur l'épée que Straton lui présente.)

Vertu ! menteuse idole, ainsi tu n'es qu'un nom !

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, OCTAVE, ANTOINE, SOLDATS, portant des torches.

OCTAVE.

Où dites-vous qu'il est?

ANTOINE, le précédant.

Seigneur, veuillez me suivre.

OCTAVE, regardant le cadavre.

C'est Brutus?

STRATON, à genoux, près du corps de son maître.

Ce fut lui!

OCTAVE, avec une étrange expression.

Brutus aurait pu vivre.

ANTOINE.

Le dernier des Romains, Octave, a succombé :
C'est le plus grand, depuis que César est tombé!
Tous les conspirateurs, foule au crime asservie,
Hors Brutus, ont tué par haine ou par envie :
Épris d'un faux honneur, Brutus seul s'est trompé;
Au nom du bien public, Brutus seul a frappé!
Son âme fut toujours calme; sa mort est calme.

(Avec un accent de flatterie un peu railleuse.)

Brutus a combattu, mais Octave a la palme!...

Que ce manteau guerrier, Brutus, soit ton linceul !...

(Il jette son paludamentum sur le cadavre de Brutus.)

(A Octave.)

Et maintenant le monde à nous deux !

OCTAVE, à part.

A moi seul !

FIN.